

N° 97

AUTOMNE / HIVER 2018

CULTURE CORÉENNE

한글문화

DOSSIER SPÉCIAL

Séoul, voyage
insolite

LA CORÉE ET LES CORÉENS

Seollal,
le nouvel an lunaire

ACTUALITÉ CULTURELLE

◀ Un concert pluriel pour
l'amitié franco-coréenne

INTERVIEW

Kim Un-su



Photo couverture :

Concert de l'amitié franco-coréenne "Échos des musiques de Corée",
14 octobre 2018, Paris, Théâtre Le 13^{ème} Art.

Ssangchunyaengjeon, danse de cour aux mouvements raffinés et élégants,
qui représente la quintessence de la danse traditionnelle coréenne.

Directeur de la publication :

PARK Jaebeom

Comité éditorial :

Georges ARSENIJEVIC

JEONG Eun-Jin, RYU Hye-in, WOO Ji-young

Ont participé à ce numéro :

CHO Yong-hee, Caroline BOULLAY, Adrien LEE, Jacques BATILLIOT,
Jean-Yves RUAUX, Hervé PÉJAUDIER, Jean-Luc TOULA-BREYSSE,
Alexis BROCAS, Frédérique SCHNEIDER, JEONG Eun Jin

Conception graphique :

YOO Ga-young

Culture Coréenne est une publication du

Centre Culturel Coréen

2, avenue d'Iéna, 75116 Paris

Tél. 01 47 20 83 86 / 01 47 20 84 15

Tous les anciens numéros de notre revue sont
consultables sur
revue.coree-culture.org

SOMMAIRE

02 Éditorial

DOSSIER SPÉCIAL / Séoul, voyage insolite



03 Séoul et ses lieux de lecture insolites

07 Les Kids Cafés en Corée

10 PC bang : le paradis des gamers !

13 Les toilettes coréennes, « un endroit où l'on oublie ses soucis »

LA CORÉE ET LES CORÉENS



16 Seollal, le nouvel an lunaire

20 Je peux vous appeler Kim ?
Ou la question des appellatifs en coréen

ACTUALITÉ CULTURELLE



24 Un concert pluriel pour l'amitié franco-coréenne

28 Au soleil couchant : la Corée crépusculaire

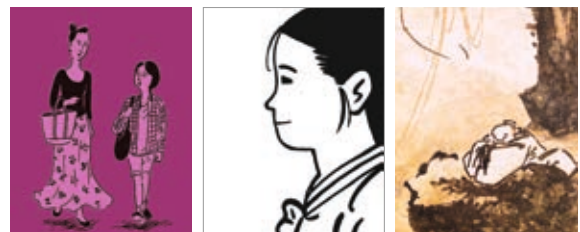
31 Les fondateurs du Festival de cinéma de Vesoul à l'honneur à Busan

INTERVIEW



34 Kim Un-su, un écrivain tranquille

NOUVEAUTÉS



37 Livres et DVD à découvrir

ÉDITORIAL

Chers lecteurs,

Le dossier spécial de ce numéro, intitulé « Séoul, voyage insolite », vous permettra de découvrir, à travers quatre articles, des lieux qui existent également à Paris mais dont l'utilisation, l'importance, le nombre et parfois l'agencement et la décoration qu'on peut observer chez nous sont pour des Français tout à fait étonnants.

Dans le premier texte de ce dossier, Cho Yong-hee nous présente les librairies et bibliothèques de Séoul qui ont par rapport aux librairies et bibliothèques parisiennes un spectre d'activités beaucoup plus large. Chez nous, il s'agit de lieux où on peut bien sûr acheter ou lire des livres, mais aussi se promener, déambuler, se détendre, prendre un café, rencontrer des amis... bref, de véritables lieux de loisirs et de convivialité. Dans le deuxième article, Caroline Boullay fait, elle, un tour d'horizon des nombreux Kids Cafés de Séoul qui ont pour les parents coréens de multiples avantages et offrent à leurs bambins toute une kyrielle de jeux qu'ils peuvent pratiquer en toute sécurité, pendant que les adultes prennent un verre ou déjeunent avec des amis en toute décontraction. Dans le troisième article, Adrien Lee nous présente, lui, les *PC bang* séoulites (notre capitale en possède toute une flopée) qui sont pour la plupart très grands et très fréquentés. Paradis des gameurs, ils fonctionnent jour et nuit vingt-quatre heures sur vingt-quatre et offrent même à leurs clients la possibilité de se restaurer sur place. Enfin, dans le quatrième et dernier article de notre dossier, Jacques Batilliot met à l'honneur les toilettes coréennes, qui sont à Séoul pléthoriques, presque toujours propres et souvent joliment décorées, constituant vraiment un lieu agréable, « un endroit où l'on oublie ses soucis ».

Pour ce qui est de la rubrique « La Corée et les Coréens », Jean-Yves Riaux nous décrit les festivités et coutumes observées lors de Seollal qui est, avec Chuseok, la plus grande fête traditionnelle coréenne. Tandis que Hervé Péjaudier aborde lui, dans un article clair et bien conçu, la délicate question des appellatifs en coréen, sujet qui est toujours un peu difficile à appréhender pour nos amis français.

Quant à la rubrique « Actualité culturelle », Jean-Luc Toula-Breyse évoque tout d'abord le magnifique concert de l'amitié franco-coréenne qui fut organisé à Paris le 14 octobre 2018, à l'occasion de la visite d'Etat du président Moon Jae-in. Puis, dans un tout autre registre, Alexis Brocas nous présente « Au soleil couchant », le dernier roman paru en France de l'écrivain Hwang Sok-yong qui vient de se voir décerner le prix de littérature asiatique Emile Guimet. Enfin, Frédérique Schneider salue dans le dernier article de cette rubrique Jean-Marc et Martine Théroouanne, les co-fondateurs du Festival International des Cinémas d'Asie de Vesoul auxquels vient d'être attribué en octobre, lors du dernier Festival du Film de Busan, le très prestigieux Korean Cinema Award.

Pour ce qui est de notre interview, nous avons profité de la venue en France de l'écrivain Kim Un-su, invité en novembre par la Foire du livre de Brive à l'occasion de la parution chez l'éditeur Serge Safran de son recueil de nouvelles « *Jab* », pour lui poser quelques questions sur ses débuts d'écrivain, son œuvre et sa vision du monde, thèmes intéressants les lecteurs français qui sont dans l'Hexagone de plus en plus nombreux.

J'espère de tout cœur que ce N° 97 de « Culture Coréenne » vous plaira et profite de l'occasion qui m'est donnée pour vous souhaiter à tous de joyeuses fêtes et une excellente année 2018. Puisse-t-elle être, pour vous-même et tous vos proches, placée sous le signe de la prospérité et de la joie !

Avec mes salutations les plus cordiales.

PARK Jaebeom
Directeur du Centre Culturel Coréen



Dans la librairie Kyobo, on peut s'asseoir, se détendre et lire des livres comme dans une bibliothèque.

Séoul et ses lieux de lecture insolites

Aller à la librairie pour acheter un livre ? Quelle drôle d'idée ?

Par CHO Yong-hee
Professeur de coréen

Introduction

Depuis le plus jeune âge, les Français vont se fournir en livres scolaires, romans, BD dans leurs librairies de quartier, chez Gibert Joseph ou à la Fnac. Mais ces dernières années, leur rapport aux librairies a sensiblement changé. On voit ainsi de plus en plus de lecteurs lire des livres installés sur les bancs de la Fnac ou bien visiter des librairies d'art et de design et feuilleter leurs ouvrages. En Corée, ça fait des années que ces pratiques ont déjà été largement adoptées. Et comme pour beaucoup d'autres tendances observables dans la société, les choses sont allées vite « à la coréenne » ; on est

rapidement passé à la vitesse supérieure ! Manger un ramen avec des amis ? Emmener sa copine pour passer un moment en amoureux ? Donner rendez-vous pour un café à un collègue de bureau ? Kyobo fera votre affaire. Les librairies coréennes d'aujourd'hui sont devenues des lieux de sortie et de rencontre. Depuis vingt ans, les grandes chaînes ont changé tous les codes traditionnels pour en faire des espaces de vie et de détente où le livre n'est plus l'élément unique et central qu'il était autrefois. Mais à quoi ressemblent ces librairies « à la coréenne » ?

Où acheter ses livres en Corée ?

Souvenirs, souvenirs... Vingt ans auparavant, de nombreuses librairies indépendantes bordaient les rues du quartier de Galhyeon-dong où j'avais l'habitude de passer mes vacances d'été, chez mes parents. Comme en France, ces petites librairies de quartier vendaient des romans et des livres scolaires soigneusement rangés sur les étagères. En outre, vous pouviez apercevoir à chaque coin de rue des bibliothèques de mangas, ainsi que des magasins de presse et papeterie exposant dans leurs vitrines, de volumineux magazines de mode mettant en scène des stars de K-Pop.

Depuis quelques années, toutes ces librairies et petites boutiques ont cédé la place à des cafés, restaurants et boulangeries. Fini le bouquin acheté sur un coup de tête en rentrant chez soi ! Dans les métropoles coréennes, les phénomènes de société se propagent à vitesse grand V. De 2005 à 2015 le nombre de librairies baisse en Corée de 40%. Les structures généralistes de taille moyenne

sont les plus touchées car concurrencées par de grandes chaînes comme Kyobo, Aladin ou encore Séoul Books – faisant partie de groupes financièrement puissants –, qui imposent leurs standards dans le paysage coréen.

Le développement des achats en ligne, qui représentent aujourd'hui plus de 30% des ventes, a accentué cette tendance. Si vous demandez à un Coréen où acheter le prochain roman de KIM Young-ha, il vous dira probablement d'aller sur Yes 24 ou Interpark. Inconnus au bataillon en France, ces équivalents coréens d'Amazon sont exclusivement présents sur le net et font partie des cinq leaders de la distribution de livres en Corée.

Les librairies coréennes, nouvelles reines du design

Si vous avez eu la chance de faire un séjour en Corée et de vous balader dans Séoul, vous aurez peut-être remarqué la créativité et le savoir-faire des Coréens en matière de design d'intérieur. Quel que soit le quartier, les boutiques, cafés, bars et restaurants redoublent

La librairie du Starfield Coex Mall, avec sa sculpture et ses étagères monumentales, est devenue pour les Séoulites un lieu de sortie et de promenade.



d'efforts pour proposer au chaland une expérience unique et créer le buzz sur Naver café ! Il en est de même pour les librairies dont les codes imposés par les grandes chaînes comme Kyobo mettent la barre très haut. Et ce n'est pas seulement par coquetterie : comme dans la plupart des filières, les boutiques physiques doivent faire la différence et donner envie, en offrant aux clients une expérience plus attrayante qu'un achat en ligne en trois clicks.

Force est de constater que les conglomérats coréens se donnent les moyens de leurs ambitions. Les librairies coréennes sont de vraies réussites en matière de design d'intérieur. Le Starfield Coex Mall, centre commercial emblématique de Séoul, a ouvert en son sein une librairie contenant plus de 50 000 livres. Cet espace ouvert, situé à la croisée de magasins de vêtements et d'escalators menant vers la surface, éblouit le visiteur par ses étagères colossales en bois, dignes de la bibliothèque de Poudlard. Des livres aux couvertures colorées y sont présentés sur plus de trente

rangées superposées, dont la majeure partie est bien entendu inaccessible. Adieu les moquettes grises et les murs sombres ! Les librairies coréennes mettent le paquet pour donner aux clients l'impression d'être éclairés par une lumière naturelle, alors qu'elles sont en fait souvent situées en sous-sol et accessibles directement par la bouche de métro.

Pour les grands lecteurs à la bourse légère, inutile de chercher un livre de poche. Peu apprécié du lectorat coréen, ce format a quasiment disparu dans le pays. Car pour la majorité des gens, le livre est autant un objet de décoration qu'un vecteur de savoir. Les couleurs de la couverture, immanquablement glacée, le design, la typographie et la texture du papier sont des éléments auxquels les Coréens sont très attachés. Par ailleurs, l'absence de standards et de maisons d'édition dominant le marché engendre une hétérogénéité des ouvrages qui rend l'expérience des librairies coréennes à la fois très agréable et un peu déroutante pour celui qui cherche à trouver des repères.



“ *Les boutiques physiques doivent faire la différence et donner envie, en offrant aux clients une expérience plus attrayante qu'un achat en ligne.* ”

Aller à la librairie pour acheter un livre ? Quelle drôle d'idée !

La librairie du Starfield Coex Mall a été conçue comme un lieu de convivialité, de sérénité et de relaxation dans une ville où l'expression « palli palli »¹ reste suspendue aux lèvres de tous les citoyens. Comme dans une bibliothèque, vous y trouverez de longues tables ainsi que des prises pour pouvoir travailler des heures durant sur votre ordinateur. Des tablettes y sont consultables gratuitement ainsi que la plupart des livres. Par ailleurs, le comptoir d'achat reste discret. Il est situé juste à côté d'une multitude de bornes d'informations numériques en libre-service.

Loin de l'ambiance feutrée habituelle d'une bibliothèque municipale, vous serez surpris par l'agitation qui règne dans ce lieu en principe conçu pour la sérénité et la relaxation. Difficile de se concentrer au milieu du brouhaha incessant des visiteurs du centre commercial, des couples prenant des selfies et des enfants courant autour de la sculpture monumentale qui trône au centre de l'espace.

Comme souvent en Corée, il existe un fossé entre le discours officiel et la réalité... Les librairies, sont en fait devenues, pour la grande majorité des Coréens,

¹ Expression coréenne signifiant « Vite vite »



Au « Manhwa café Seom » (l'île), les clients peuvent lire dans une ambiance inspirée de l'univers marin. Photo : blog.naver.com/nuri221

des lieux de sortie. Par exemple, en entrant dans le célèbre magasin Kyobo de Gwanghwamun, vous vous direz de prime abord que tout cela reste finalement assez proche de la Fnac... quoi qu'en version mieux éclairée, mieux décorée et avec un sol en marbre étincelant (on ne plaisante pas avec la propreté du sol en Corée !). Vous ferez l'expérience de ces présentoirs bordés de livres aux formes et aux couleurs diverses, soigneusement exposés et mis en valeur par leurs couvertures aux glaçages reflétant la lumière des néons. Puis, en continuant un peu plus loin dans les couloirs, vous découvrirez les rayons papeterie et électronique, ainsi qu'un espace dévolu aux enfants. Jusque-là, rien de très spécial. Toutefois, en poursuivant votre balade, vous découvrirez aussi un espace de restauration souvent bondé, des casiers automatiques, un comptoir de location de poussettes, des agents parlant anglais, japonais ou chinois pour vous aider dans vos recherches... Il s'agit en fait d'une offre de services très large qu'on ne trouve pas dans les grandes librairies françaises. C'est sans doute ce qui explique pourquoi les Séoulites aiment ainsi passer leurs après-midis, en couple ou en famille, dans ces librairies où tout est pensé, organisé et agencé pour faire de leur visite une expérience agréable les incitant à revenir... un peu comme dans un centre commercial.

Les nouvelles formes de librairies

Parallèlement au développement des grandes chaînes, on a également pu voir à Séoul, ces dernières années, la montée en puissance de petites librairies alternatives, à l'identité très marquée, spécialisées dans des domaines très pointus. Portées par des entrepreneurs passionnés ou par des auteurs souhaitant s'auto-

distribuer, ces boutiques ciblent un lectorat de niche. Le bouche à oreille ainsi que l'organisation d'événements pour se faire connaître sont leurs principaux vecteurs de promotion. Par exemple, Veronica Effect est une petite boutique située à Hongdae, tenue par un jeune couple reconverti en libraires. Elle propose des nouvelles, des livres d'art, ou bien encore de nombreux magazines dédiés à la jeunesse. Quant à la librairie Saie de Yeonnam-dong, elle vous proposera une sélection de bouquins évoquant le voyage. Vous pourrez également y déguster un délicieux café en organisant vos prochaines vacances dans un cadre très esthétique.

Dans un autre registre, les *manhwabang* proposent des salles aménagées qui vous accueillent 24h/24. Pour une somme très modeste, vous pourrez y feuilleter *manhwa* et mangas. Nés à la fin des années 1950, très populaires jusqu'au début des années 2000, avec un léger recul depuis l'adoption massive des webtoons, les *manhwabang* restent des lieux de divertissement classiques présents dans la majorité des quartiers coréens aux côtés des *PC bang*, des *noraebang* (karaokés) ou des *jimjilbang* (saunas coréens)... Les puristes pourront également y retrouver des ouvrages d'éditeurs indépendants diffusés exclusivement dans ces espaces.

Vous avez maintenant toutes les clés pour pouvoir vivre pleinement votre expérience des librairies et bibliothèques séoulites... Si vous vous rendez prochainement à Séoul, ne manquez donc pas de visiter tous ces différents lieux. Pensez également à ouvrir l'œil pour ne pas rater les étonnantes petites librairies indépendantes. Et si vous restez à Paris, vos nouvelles connaissances en matière de librairies et bibliothèques coréennes vous permettront de briller dans les dîners en ville.



Les Kids Cafés en Corée

Par Caroline BOULLAY
Fondatrice d'Inside Corea

À vous chers parents, à vous qui passez votre temps à travailler, qui ne disposez pas d'espaces verts ou d'aires de jeux à proximité dans votre quartier, à vous que vos adorables petites têtes blondes ou brunes font parfois devenir chèvre... J'ai la solution magique pour vous : les Kids Cafés !

Mais qu'est-ce qu'un Kids Café me demanderez-vous ? Un Kids Café, c'est tout simplement un café transformé en terrain de jeux qui permet aux enfants de s'amuser en toute liberté pendant que vous, parents, vous prenez votre temps autour d'un verre ou d'un repas, seuls ou en compagnie d'amis. Déjà très développés en Corée et surtout à Séoul, qui en compte déjà au moins un à deux par district, ces cafés connaissent un véritable boom depuis quelques années ! On peut tout à fait expliquer ce phénomène par l'augmentation des cafés et restaurants qui affichent un NO KIDS ZONE sur leur porte d'entrée et particulièrement dans les secteurs touristiques : Jeju, Busan, Séoul...

C'est ainsi que des familles accompagnées d'enfants de moins de 13 ans se voient souvent refuser l'accès à ces lieux de restauration ou de détente. Certains parlent de

discrimination, d'autres apprécient à nouveau le calme de ces lieux où les enfants se comportaient comme sur un terrain de jeux : cris, courses, caprices... Il est de plus en plus reproché à certains parents de ne plus éduquer aussi bien leurs enfants qu'autrefois... Ce qui est un peu le cas dans tous les pays... Lassés des turbulences des jeunes enfants que les parents n'arrivent plus à maîtriser, certains ont fait le choix du NO KIDS ZONE. Mais que dit la loi coréenne à ce sujet ? Rien justement ! Ainsi, en Corée, on peut refuser l'entrée de son établissement à des enfants en toute impunité. Ce sont les réseaux sociaux qui se chargeront après coup de faire justice...

Mais revenons à nos KICA, le diminutif de Kids Cafés pour les Coréens. N'ayant pas d'enfants pour ma part, mais fréquentant des amis qui en ont, on m'a très rapidement proposé de me joindre à des sorties Kids Cafés. J'ai tout de suite décliné, car en tant qu'enseignante en élémentaire, j'avais déjà ma dose d'enfants dans la semaine et je me voyais mal arriver dans un lieu bruyant avec des bambins gambadant allègrement partout... Il faut croire que ma vision du Kids Café était complètement faussée...

C'est mon amie Olivia Lee Prost, une franco-coréenne, qui a réussi l'exploit de m'emmener dans un Kids Café. Cette jeune mère de deux enfants, très sollicitée, a un emploi du temps de ministre et le plus simple était donc de se retrouver dans un Kids Café, après quelques mois sans avoir réussi à nous voir. Nous nous sommes rendues avec son fils Louis qui n'avait pas encore trois ans au Lilliput Café de Hannam-dong. Et là, j'ai été tout de suite séduite par la décoration très chic de l'espace, par la diversité des activités proposées aux enfants, par le nombre d'animateurs chargés d'encadrer les enfants et par la qualité de la restauration.

L'enfant peut développer différentes compétences grâce aux activités proposées. Même en tant qu'adulte, je n'ai pu m'empêcher de participer à certaines. J'ai tout de suite retrouvé mon âme de petite fille curieuse et avais envie de toucher à tout...

Voici donc un petit descriptif des espaces de jeux proposés :

- le bain de boules en plastique avec un écran interactif : outre le plaisir de plonger au milieu des boules, l'enfant est amené à tester son habileté et sa précision en jetant des boules sur un écran pour faire disparaître des objets qui apparaissent sur celui-ci
- le tapis gonflable : on se propulse, on saute, on se roule sans aucune crainte de se faire mal
- la cuisine : tout équipée avec non loin le rayon marché qui propose tous les produits du quotidien
- les déguisements : de toutes sortes avec un stand de maquillage très sophistiqué
- le coin calme avec banquette et livres
- un espace construction : gravats, tracteurs, légos, duplos...
- un espace sportif : on grimpe, on rampe, on se suspend, on monte, on descend...
- un espace jeux : collectifs, individuels, manuels ou intellectuels
- un coin poupées
- des véhicules dans toute la salle pour circuler
- un espace boutique pour les parents

Très vite, le petit Louis qui avait ses habitudes est parti comme une flèche mener sa vie, tout de suite accueilli par les animateurs qui circulent dans les différents espaces pour veiller à la sécurité des enfants et qui les stimulent pour jouer. Nous nous sommes attablées avec Olivia. Autour de nous, une mère travaillait sur son ordinateur, deux jeunes couples bavardaient tranquillement et quelques groupes de femmes se racontaient certainement les derniers potins... Nous avons pu ainsi rattraper le temps perdu. Je m'inquiétais même de ne pas voir Louis... Un superbe risotto a ensuite atterri comme par enchantement devant moi et là, je n'ai vraiment pas été déçue... Nous avons passé deux bonnes heures dans ce lieu qui ne ressemblait à aucun autre de ma connaissance. J'en suis sortie ravie. Quant à Louis, il ne voulait plus partir... La petite blessure au doigt qui le tracassait avant son arrivée au café avait disparu comme par enchantement !

Tous les Kids Cafés ne se ressemblent pas, il en existe plusieurs gammes et à des prix divers qui s'expliquent par les services proposés.

Tout d'abord, je vous propose de découvrir les Kids Cafés basiques. Ce sont en général de petits espaces non affiliés à des grands conglomérats. Pour deux heures, le tarif est en général de 5000 à 7000 wons (4 à 5,50 €) pour un enfant. Les parents sont, quant à eux, dans l'obligation de consommer une boisson au minimum. Peu recherchés par les touristes, ces endroits sont souvent fréquentés par la population locale. On y retrouve des activités qui mettent aussi bien en valeur la motricité que le langage ou la réflexion et l'imagination. Bien pour un café ou une boisson, mais il ne faut rien espérer d'exceptionnel concernant la restauration.

Les Kids Cafés Premium, ensuite, comme celui où je suis allée. Ce sont souvent des franchisés affiliés à de grosses entreprises. Les prix y sont plus élevés : compter entre 12 000 et 15 000 wons (9 à 12 €) l'entrée pour deux heures pour un enfant. Encore une fois, les parents sont obligés de consommer. Plus d'animateurs, des plats de grande qualité et beaucoup plus de jeux à disposition expliquent la différence de prix avec les Kids Cafés basiques.

Les Kids Cafés thématiques proposent une autre alternative aux deux précédents types. Trop petits pour être considérés comme des parcs à thème, ils peuvent être assimilés à des Kids Cafés. L'un de ces cafés présente un univers autour de Tayo ! Mais oui, Tayo, le petit bus, un personnage dont la série animée a été diffusée sur la chaîne EBS à partir de 2010. Dans ce café, il sera évidemment question de sécurité pour les enfants. On en retrouve un autre consacré au fameux Pororo, le petit pingouin qu'on ne vous présente plus... Il y a aussi les Cocomong Kids Cafés, Cocomong étant lui un petit singe animé. Pour ces cafés, les prix grimpent de manière significative. L'entrée y est payante pour les adultes et pour les enfants, pouvant atteindre jusqu'à 10 000 wons (8 €) par adulte et 20 000 wons (16 €) par enfant toujours pour un temps limité de deux heures. Chaque dépassement de temps vous aidera à vider votre portefeuille...

Enfin, on ne peut pas terminer ce tour d'horizon sans parler des Kids Cafés spécialisés. Si en général, les Kids Cafés accueillent gratuitement les enfants de moins d'un an... c'est parce que l'enfant reste la plupart du temps dans sa poussette près de ses parents. Certains cafés ont donc fait le choix de proposer des espaces pour nourrissons et jeunes bambins de moins de 36 mois. Ce sont les Babys Cafés. D'autres disposent même de matériels pour des séances aquatiques ! Les Arts and Crafts Kids Cafés s'emploient, eux, à développer l'imagination et le côté créatif des enfants. Ils sont surtout recommandés pour les enfants plus âgés à partir de sept ans... Ici, les parents paient leurs consommations et le matériel requis pour participer à un atelier : marionnettes, tableaux, perles, plumes... L'atelier est bien entendu animé par un animateur. Certains de ces cafés proposent une activité phare, différente chaque semaine. Les Cooking Kids Cafés se mettent en tête de former des mini-chefs ! Et cette énumération est non exhaustive...



Au Premium Kids Cafe Lilliput de Hannam-dong avec le Lilliputien Louis !

D'autres cafés accueillent les familles de manière insolite : les cafés d'animaux. Vous consommez une boisson entouré d'animaux que vous pouvez photographier, caresser et câliner, du plus domestique au plus sauvage : chats, chiens, moutons, rats laveurs, perruches, lémuriniens, tortues, caméléons... Une idée originale et une spécialité bien coréenne ! Même si certains crieront au scandale...

De retour en France, j'étais curieuse de savoir si, pendant mes sept années passées en Corée, ce genre de cafés était apparu chez nous, notamment à Paris. Quelle ne fut pas ma surprise de voir qu'effectivement, certains espaces de ce type avaient vu le jour, mais conçus avec des concepts complètement différents. On est bien loin de retrouver dans l'Hexagone ce que j'ai pu voir en Corée. J'ai tout de même eu la surprise de constater qu'il existait en France une Fédération Internationale des Cafés des Enfants. Ce sont souvent des associations de parents qui font tourner ces cafés qui reposent essentiellement sur le bénévolat. Et aussi les talents des parents qui permettent la mise en place d'ateliers de parole, de création, de jeux, tout cela à des prix défiant toute concurrence. Ce sont de réels projets participatifs où tout le monde est mis à contribution des plus petits aux plus grands. Le Cafézoïde à Paris en est un exemple parfait (vous pouvez retrouver une liste de ces cafés pour enfants sur le site cafesdesenfants.com). Il n'en reste pas moins que certains espaces/cafés proposent des ateliers ayant des visées plus lucratives...

Si je devais vous proposer un café insolite à Paris, pour toute la famille et à un prix raisonnable, c'est Oya que je vous recommanderais. Situé dans le 13^e arrondissement, près des Gobelins, ce café propose plus de 500 jeux pour toute la famille ! L'Office de tourisme de la ville de Paris le recommande d'ailleurs aussi : « L'Oya est un café insolite situé dans le quartier des Gobelins, dans le 13^e arrondissement. Insolite par son concept : on y vient pour tester l'un des 500 jeux de société disponibles. Petits et grands sont bienvenus, il y en a pour tout le monde. Les propriétaires, passionnés, parcourent le monde et dénichent de véritables

trésors pour offrir une sélection éclectique : stratégie, sport, réflexion, hasard, adresse, culture, mémoire... Pour une somme raisonnable, on prend un verre et on profite, sans limite de temps, du jeu de son choix. Les jeux sont également disponibles à la vente. ». Mais des lieux de ce type sont quand même chez nous assez rares. En France, il est de plus en plus difficile de trouver des activités à faire avec des enfants qui ne soient pas trop onéreuses. Les prix des places de cinéma et des parcs d'attraction dépassent parfois l'entendement... L'amusement et la culture des jeunes coûtent souvent chez nous fort cher, alors qu'en Corée, beaucoup d'activités sont proposées aux enfants gratuitement ou à prix modéré.

En France également, même s'il y a plus de verdure à Paris qu'à Séoul, beaucoup de parents subissent le stress de leur travail et jouent de moins en moins avec leurs enfants. Et pourtant, on ne le redira jamais assez, ceux-ci ont besoin de jouer, d'imaginer, de rêver, de s'ennuyer même... et pas seulement besoin de bien travailler à l'école afin d'obtenir les meilleurs résultats. S'il y a bien un âge où il faut se divertir c'est celui de l'enfance...

Les avantages des Kids Cafés sont nombreux et leurs prix accessibles à toutes les bourses. Ces lieux permettent surtout aux enfants de s'amuser sans rester collés à des écrans ! Et c'est un avantage de taille quand on sait qu'en Corée, trop souvent, on met à la portée des enfants dès leur plus jeune âge des téléphones portables ou des tablettes. Exposition précoce à des écrans que beaucoup de pédiatres considèrent d'ailleurs comme très nocive pour la santé. Mais malheureusement, de nos jours, les jeux vidéos et les films ont remplacé les petites voitures et les poupées.

Quoi qu'il en soit, les Kids Cafés coréens sont eux de véritables espaces pour les enfants permettant de mettre en éveil leur motricité, leurs différents sens et leur capacités intellectuelles, tout cela de manière ludique et à peu de frais... Ils restent ouverts toute l'année, on peut s'y réfugier par temps froid ou lors de grandes chaleurs ! La Corée n'a pas fini de nous étonner !



PC bang Le paradis des gamers !

Par Adrien LEE

Présentateur télé et radio

De véritables stars ! Au même titre que les groupes de K-pop ou les sportifs de haut niveau, les « gamers » professionnels sont de véritables idoles et la Corée du Sud est la reine incontestable et incontestée de cet univers virtuel. C'est elle qui mène le jeu à travers le monde.

Si le sens du mot « gameur » vous échappe, c'est un terme générique employé pour nommer les joueurs de jeux vidéo. Il est question ici de MMOG (Massively Multiplayer Online Game) c'est-à-dire de jeux vidéo qui se jouent en ligne, en grand nombre, et très souvent par équipe. Oubliez la gameboy, la nintendo, ou la playstation, il faut se glisser dans une toute autre dimension, celle dans laquelle les joueurs sont tous connectés et

s'affrontent en temps réel avec une énergie et une passion à couper le souffle. Cette industrie des e-sports (electronic sports) est, depuis quelques années déjà, en pleine effervescence et connaît un succès phénoménal auprès d'un public plutôt jeune.

Comme le laisse sous-entendre le titre de cet article, l'aire de jeu favori des gamers est le « PC bang ». Cette appellation « PC bang » qui signifie « salle PC » désigne des espaces équipés d'ordinateurs. Tout comme les « norae bang » (karaoké coréen) ou les « jjimjil bang » (sauna coréen), les « PC bang » constituent une des facettes saillantes de la société coréenne d'aujourd'hui. Allons à la découverte des particularités de ces cybercafés.



“

*Les PC bang
sont ouverts 24 heures sur 24
et 7 jours sur 7*

”

Comme dans beaucoup d'autres pays développés, la popularité des cybercafés en Corée croît au début des années 2000 du fait de la pénétration limitée d'internet dans les foyers à cette époque. Ces espaces de connexion internet ont depuis bien évolué. Révolu est maintenant le temps où les cybercafés de la péninsule attiraient des personnes souhaitant simplement surfer sur le web ou envoyer des e-mails. Aujourd'hui, tous les Coréens, quel que soit leur âge et leur sexe, se promènent un smartphone en main et bénéficient à tout moment de réseaux wifi gratuits haut débit même dans le métro. Les PC bang sont de ce fait devenus des espaces avant tout spécialisés dans les jeux vidéo multi-joueurs en ligne. Leur public est varié, on y rencontre aussi bien des garçons que des filles, des étudiants et des salariés, jusqu'aux touristes intéressés par ce monde vibrant... et parfois inquiétant.

Même si vous n'êtes pas amateur de jeux vidéo, l'expérience vaut le détour. Lors d'une prochaine visite au pays du matin calme, il vous suffira - si l'aventure PC bang vous tente - de flâner un moment dans la rue pour trouver un de ces espaces. Pas difficile puisqu'il y en a une multitude. En effet, la Corée compte à ce jour environ 25 000 PC bang avec une forte densité dans les zones urbaines. Il faut cependant savoir que ces cybercafés n'ont pas pignon sur rue et il vous faudra le plus souvent descendre dans les sous-sols ou monter dans les étages.

En poussant la porte d'un de ces établissements, vous découvrirez des rangées entières d'ordinateurs hi-tech siégeant devant de gros fauteuils jousflus bien confortables laissant dépasser uniquement les crânes des clients. Ici, tout comme dans les casinos, pas de fenêtres ni d'horloges qui risqueraient de vous rappeler à l'ordre ! Les adeptes de PC bang restent souvent scotchés des heures durant devant leurs écrans, certains y passant même la nuit voire des nuits d'affilée. Ne soyez donc pas surpris si vous apercevez quelques personnes endormies dans leurs fauteuils inclinés et d'autres la tête effondrée sur leur clavier. Tout comme les « convenient stores », les PC bang sont ouverts 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7. Et, si cela peut rassurer les parents inquiets, la loi coréenne protège les mineurs de moins de 16 ans en leur imposant un « couvre-feu » de minuit à 6 heures du matin.

Compte tenu de la nature du lieu, la dénomination « cyber-lounge » me semble plus appropriée pour décrire ces espaces de grand confort qui offrent une qualité de service inégalable. Après avoir choisi votre poste de « travail », calez-vous bien au fond de votre siège et détendez-vous, vous allez pouvoir profiter des services offerts sans avoir à vous fatiguer : pour commander à boire ou à manger, par exemple, pas besoin de vous déplacer puisque tout se fait à partir de votre poste en l'espace de quelques clics. Le menu couvre

tous les goûts et toutes les faims. Vous aurez évidemment le choix entre une variété de boissons chaudes ou froides, et de snacks coréens de tous genres, sucrés, salés, épicés ou mixtes. Pour ceux qui ont plus qu'un petit creux, des plats plus élaborés sont également disponibles tels que hamburgers, *gimbab*, *mandu*, sans oublier les fameux bols de *ramyeon* (nouilles instantanées) qui sont avalés en deux ou trois coups de baguettes, les yeux rivés sur l'écran. Enfin, comme vous le savez si vous connaissez un peu la Corée, ici, le client est roi. C'est ainsi que vous serez servi sur un plateau directement à votre domicile, entendez votre poste. À noter, pour les palais plus capricieux, que certains espaces autorisent même les livraisons de plats cuisinés provenant de restaurants du coin.

Venons-en aux jeux eux-mêmes, vous ne serez pas déçu car la liste est longue. Voici quelques exemples de jeux populaires dans les PC bang : StarCraft, League of Legends, Battlegrounds, Lineage, Sudden Attack, Overwatch, Fifa Online... Les versions les plus récentes des jeux proposés sont préinstallées sur chaque machine et prêtes à démarrer au quart de tour. Le caractère impatient des Coréens et leur accoutumance à la culture du « ppalli ppalli » (vite vite) font que tous les ordinateurs sont ultra rapides, fonctionnant à une vitesse de connexion internet à vous couper le souffle. Avec, pour compléter le tableau, des cartes graphiques puissantes et des écrans géants mesurant parfois jusqu'à 32 pouces, vous êtes garantis d'en avoir plein les yeux !

Ainsi, pour les gamers, les PC bang sont de vrais paradis qui leur permettent d'assouvir tous leurs désirs en matière de jeux vidéo. Toutes les conditions idéales y sont réunies pour conduire à un dépassement et une amélioration des performances (électroniques) des joueurs.

L'expérience est d'autant plus appréciable qu'elle ne se fait généralement pas seul. Il est fréquent de voir des élèves, des étudiants, des amis ou des couples arrivés en groupe pour se divertir et passer du bon temps ensemble. C'est un des passe-temps favoris des jeunes et une aire de jeu où ils se retrouvent à la sortie des cours pour se distraire. Pour d'autres, c'est plus encore : c'est un moyen de s'exprimer ou une échappatoire qui leur permet de se déconnecter du monde réel et d'évoluer dans leur propre bulle virtuelle, un univers où ils deviennent les maîtres absolus.

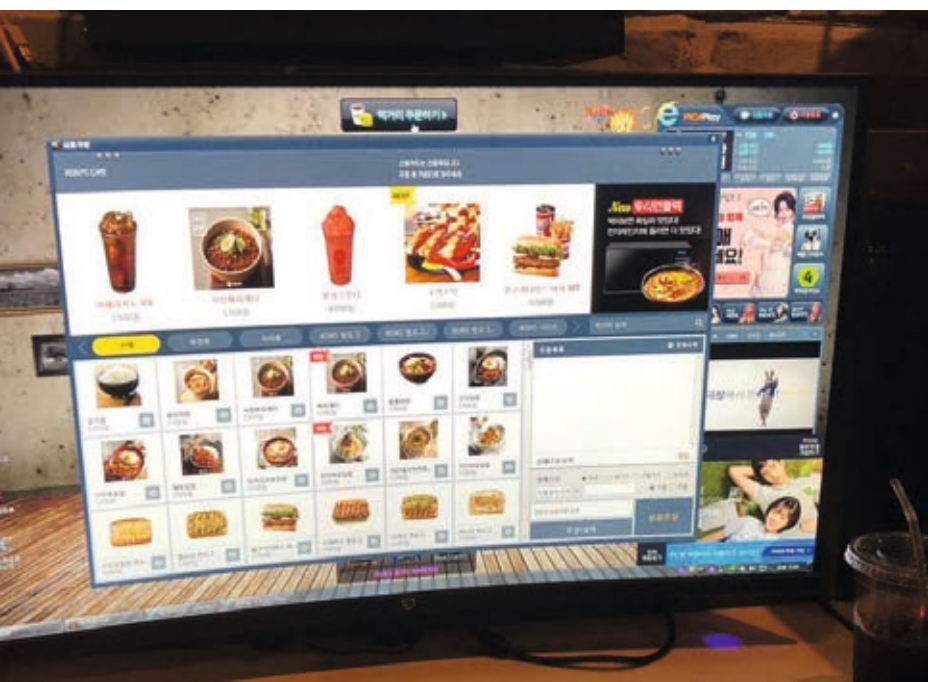
Beaucoup vous diront qu'il y est facile de perdre la notion du temps et de rester des heures à jouer sans être dérangé par quoi que ce soit. Cependant - heureusement pour nous - le risque de ressortir ruiné est très faible étant donné que les prix sont tout à fait abordables : à partir de 1500 wons (1,15 €) de l'heure avec prix dégressif jusqu'à 500 wons (0,40 €) pour les abonnés.

À noter, les PC bang sont ouverts à tous et non exclusivement aux gamers. Si vous le désirez, vous pouvez entrer et vous contenter de regarder des vidéos, des dramas, des films ou bien simplement surfer sur le web. Certains établissements vont même plus loin et offrent des sièges doubles pour les couples ou les amis proches. Bref, une chose est certaine, un PC bang est un espace 100% divertissement !

Boosté par la popularité de tous ces cybercafés modernes, le « gaming » continue son expansion à travers le monde et bien évidemment à travers la Corée, considérée par tous comme la capitale des e-sports. La Fédération Internationale des e-Sports (IeSF) est d'ailleurs basée à Séoul et a pour mission de promouvoir cet univers électronique. Cette industrie florissante voit chaque année son nombre d'adeptes croître et les compétitions internationales se multiplier. Suite à leur succès sidérant, certaines de ces rencontres sont d'ailleurs retransmises sur des chaînes de télévision et en ligne. Nul besoin de mentionner en outre les millions de vues sur Youtube.

Afin de répondre à l'engouement que suscitent les e-sports et l'ampleur de ce phénomène mondial, cette pratique sera pour la première fois une épreuve sportive médaillée aux Jeux Asiatiques de 2022, et le Comité International Olympique envisage actuellement d'ajouter cette discipline aux jeux de Paris 2024. La compétition va être rude pour tous les gamers qui décideront de relever le défi. Alors pas une minute à perdre, rendez-vous au plus vite dans un PC bang pour perfectionner votre jeu !

Mais, n'oubliez pas que les jeux c'est comme l'alcool, ça peut faire tourner la tête !



Un petit creux ? Ne quittez pas votre écran, les PC bang ont tout prévu. Photo : kr003790



Les toilettes de la N Seoul Tower offrent une vue imprenable sur la ville, de jour comme de nuit.

Les toilettes coréennes, « un endroit où l'on oublie ses soucis »

Par Jacques BATILLIOT
Traducteur

Quoi de plus universel, de moins insolite que les toilettes, « lieux retirés destinés à la satisfaction des besoins naturels » si l'on en croit un dictionnaire. Et pourtant, même en un domaine aussi trivial, les Coréens peuvent encore nous surprendre en joignant l'agréable à l'utile.

Le nom de Sim Jae-duck vous dit-il quelque chose ? Je ne m'adresse pas aux habitants de la ville de Suwon, située à une trentaine de kilomètres au sud de Séoul, car à deux reprises ils ont élu M. Sim maire de leur cité, mais au grand public que nous sommes. Non ? Et pourtant, il mériterait de figurer au répertoire des bienfaiteurs de l'humanité. Ses compatriotes l'avaient gratifié d'un surnom à première vue surprenant : Monsieur Toilettes. Sourire ici ne serait pas de mise. Il ne s'agit en rien d'un sarcasme, mais plutôt d'une sorte d'hommage à ses mérites. Singulière destinée que celle de Sim Jae-duck. Il naquit en 1939... dans les toilettes de ses grands-parents maternels. Faut-il y voir l'origine d'une vocation, d'un intérêt permanent pour tout ce qui concernait les sanitaires ? Toujours est-il qu'au cours de ses mandats municipaux, il lança une campagne pour l'amélioration des toilettes dans le pays. Il devint en 1999 le premier président de la Korea Toilet Association. Loin de se

contenter du cadre national, il joua un rôle déterminant dans la création de la World Toilet Association (WTA) qui lutte pour la même cause à travers le monde et notamment en Afrique. Ce militantisme allait avoir une conséquence inattendue sur le patrimoine culturel coréen. Grâce à lui, Suwon s'est enrichi de ce que l'on considère comme... la plus grande cuvette de WC du monde (240 m² au sol). Pour célébrer la création de la WTA, il fit détruire sa maison et édifier sur le site un bâtiment ayant cette forme et dont la construction fut terminée en 2007. À sa mort, en 2009, sa famille, répondant à ses vœux, fit don de l'étrange maison à la ville de Suwon qui en fit, cela allait de soi, un musée dédié aux lieux d'aisances, dans lequel on peut admirer des œuvres d'art contemporain (et, en quelque sorte, atemporel) évoquant les différents usages de ces commodités. Réalisme scatologique garanti, esprits délicats s'abstenir, mais si vous avez de jeunes enfants, allez-y, ils adoreront...

L'expression « lieux d'aisances » (on peut aussi penser au mot anglais « restroom », salle de repos en mot à mot) est à rapprocher du nom coréen de ce musée : Haewoojae Museum, *haewoojae* [*haeujae*] pouvant se traduire par « un endroit où l'on oublie ses soucis ». Cette appellation poétique a pour origine ancienne les temples bouddhistes où l'on appelait les toilettes *haeuso*. Quand on voit dans certains vieux temples le trou dans le plancher qui en faisait office, on ne peut que rendre hommage au sens de l'équilibre des moines, qui n'avait d'égal que leur équilibre spirituel. Cette formule est toujours connue de la plupart des Coréens, même si les anglicismes du genre W.C. ou *toilet* la supplantent largement en ville, et ils ne la prennent pas à la légère. En effet, quand on considère les sanitaires coréens dans les lieux publics, métro, magasins, restaurants ou autres, on peut dire que le message de Sim Jae-duck a été entendu. A Séoul en particulier, les édiles n'ont pas à imiter leurs homologues belges de la ville de Gand qui, pour inciter leurs concitoyens à ne plus uriner dans la rue, offrent des frites aux personnes qui utilisent les toilettes publiques avec le slogan « Bien uriner = 20 cornets de frites ». À Séoul, point de souci de ce genre : des toilettes, il y en a partout. Propres. Gratuites. Une touriste française enthousiaste a écrit dans son blog : « En France, c'est quasi un mythe, lorsque vous trouvez [des toilettes publiques propres et gratuites], vous le criez sur tous les réseaux sociaux mais personne ne vous croit. Alors qu'en Corée, bienvenue "au paradis de la vessie", il y a des toilettes gratuites propres



absolument partout !!! Une bénédiction je vous le dis... » Pourquoi y en a-t-il tant dans le métro de Séoul (une installation au minimum par station) ? Il faudrait pouvoir le demander à ses concepteurs. Une explication avancée est que vu l'étendue de la ville, les trajets sont longs et une pause toilettes s'en trouve parfois nécessaire. La prochaine « halte où oublier vos soucis » n'est jamais loin. Vous extrayant de la foule plus ou moins stressée qui se presse dans les couloirs, vous pourrez vous relaxer (au frais) dans ces oasis de calme en écoutant du Mozart, car de la musique classique est diffusée dans pratiquement tous les lavabos. Encore que, de temps à autres, les mélodies soient couvertes par un fracas de chasse d'eau. Quoi de surprenant, peut-on penser, vu la nature des lieux ? C'est que, à ce que m'ont raconté certaines personnes autorisées, les toilettes féminines seraient parfois dotées d'un ingénieux système permettant de déclencher ce bruit à volonté pour en couvrir d'autres, naturels mais parfois gênants. Les Coréens l'appellent de l'expression anglaise « Etiquette bell », le mot *etiquette* devant être entendu en français dans son sens louis-quatorzien de « belles manières ». En fait, les toilettes publiques, que ce soit dans le métro ou ailleurs, fourmillent de petites attentions destinées à rendre votre court séjour agréable : fleurs (en plastique ou en tissu), carrelages à motifs sur les murs, petits tableaux ou véritables mini-fresques, poèmes parfois (en anglais souvent), tablette devant l'urinoir pour y poser votre sac et crochet pour suspendre votre parapluie pendant que...

Le Haewoojae Museum de Suwon, dont le nom désigne de manière poétique "un endroit où l'on oublie ses soucis", est probablement, avec ses 240 m² au sol, la plus grande cuvette de WC du monde.





Les toilettes coréennes sont bien plus nombreuses, plus propres et plus "accueillantes" que les nôtres, avec souvent une touche d'élégance et de fantaisie qu'on trouve rarement chez nous dans un lieu si ordinaire...

Et pas de modèle standard, stéréotypé, mais de l'imagination. Des endroits accueillants, on serait tenté de dire conviviaux, n'était l'étymologie gastronomique du mot. Mais les Rolls-Royce des toilettes publiques, c'est, en dehors des hôtels, dans les grands magasins qu'on les trouve. Dans une nouvelle intitulée « Invader Graphic », Yun Go-eun nous parle d'une jeune romancière fauchée qui passe ses journées dans un de ces établissements – en particulier dans ses toilettes divisées en trois par des cloisons : lavabos, cabines où elle chipe des rouleaux de papier hygiénique, *powder room* (coin maquillage) où elle s'installe pour travailler. « Je me lave les mains dans un lavabo. J'utilise le savon, les serviettes en papier, la crème pour les mains mis à disposition. Dans le coin maquillage, je me coiffe avec un sèche-cheveux. [...] Le fauteuil gris dans le coin maquillage semble suffisamment confortable sous l'éclairage jaune. Je sors mon ordinateur portable de mon sac et le branche à une prise électrique cachée derrière le fauteuil. [...] Les rouleaux de papier peuvent servir de feuilles pour écrire. Les tableaux sur chaque mur, la musique discrète, le parfum qui se dégage à intervalle régulier l'aident aussi. Surtout, il faut mentionner une climatisation revigorante. [...] aux toilettes du niveau 4, on peut capter onze réseaux dont cinq ou six sont accessibles au public avec un simple clic. »

Il n'en fut pas toujours ainsi, bien sûr. Il peut encore arriver au touriste perplexe de découvrir des toilettes où des pancartes aussi imagées qu'explicites lui enjoignent de ne pas jeter le papier usagé dans l'orifice, mais dans une corbeille prévue à cet effet. La cause de cette coutume étrange du point de vue occidental ? Mauvaise qualité du papier ? Usage immodéré de ce dernier par des utilisateurs distraits ? Canalisations défectueuses ? Quoi qu'il en soit, ce genre d'endroit est en voie de disparition. Tout comme ces toilettes où l'étranger découvre, à son grand désespoir mais trop tard, que le rouleau de papier hygiénique se trouve à l'extérieur de la cabine ! Mais nous sommes en Corée, tout va vite et la technologie est au coin de la rue – et du couloir du métro. Prenez l'exemple du « bidet » électronique dont l'usage se répand dans le pays, y compris dans le domaine public : cette merveille vous permet une hygiène « post-opératoire » parfaite grâce à un arrangement de jets d'eau judicieusement disposés et qui, comme pour les automobiles dans les stations services, assurent le lavage et le séchage. Tout cela sans recours au rouleau de papier classique, ce qui constitue indubitablement une remarquable contribution écologique à la préservation des forêts. Dans les toilettes coréennes, oubliez tous vos soucis, même ceux qui concernent l'avenir de la planète.

Seollal, le nouvel an lunaire

Rituels, jeux, banquets, bonheur !

Par Jean-Yves RUAUX
Journaliste*

Du 4 au 6 février 2019, Seollal mettra 33 millions de Coréens du Sud dans les trains, les avions, les ferries... à destination du berceau familial. Avec le temps, l'observation scrupuleuse du rite confucianiste du nouvel an lunaire s'estompe. Reste le plaisir du voyage, des retrouvailles familiales, de savourer sa chance à l'orée de l'année du Cochon qui s'annonce très prospère !

Quelle fête familiale jette la moitié du pays sur les routes (33 millions de personnes en 2018) ? Seollal, le nouvel an lunaire coréen. Quelle transhumance embouteille la circulation (pic de 4,4 millions de véhicules le jour de la fête) et mobilise un renfort de 1863 cars, 27 avions, 168 ferries¹ ? Quel événement déclenche la gratuité des autoroutes et donne priorité aux bourlingueurs du pays natal sur le public international des J.O. de PyeongChang² ? Seollal.

Après Chuseok, la fête des récoltes, en septembre, Seollal (5-02-2019) célèbre le Nouvel an des vivants, la pérennité des ancêtres, et rythme l'année à son gré. Car le calendrier lunaire en fait à sa guise et gouverne tout, jusqu'à l'intimité des couples. 2019 est l'année du Cochon, symbole de chance et de prospérité. Mais le Cochon suscitera-t-il un pic de naissances ? Les douze années du cycle zodiacal ne se valent pas. Les parents préfèrent les bébés-dragons aux enfants-moutons³ !



Seollal est le jour où, dès l'aube, chacun teste sa chance. Si nécessaire, on fait venir une *mudang* pour éviter tout conflit avec les aïeux. « Mes parents célébraient avec soin, *Jesa* (제사), l'invocation à la mémoire des ancêtres », explique Young-lee. Elle a passé son enfance à Mokpo auprès de l'atelier naval de son grand-père. « On y plaçait plusieurs autels par précaution. Une fois, j'étais malade, ma mère a fait venir une chamane qui dansait avec son sabre au-dessus de ma tête pour conjurer le mal. » Seollal ! Tout doit être sous contrôle !

Une pie porte-chance

Chacun est aux aguets. Le chant d'une pie à l'aurore fait de Seollal un présage favorable. Mais qui entend le croassement d'un corbeau à son réveil affrontera des catastrophes ! Et si on se fait voler ses bottines par un fantôme surnois la nuit précédente ? « Ça ne m'est jamais arrivé. En plus, mes grands-parents exploitaient une usine de chaussures à Dongnae, près des sources chaudes de Busan », explique Eun-sook. Elle se rappelle « le bruit du pilon ; toute la nuit, un homme fabriquait le *tteok*, le boudin de riz pour la soupe. » Elle se rappelle aussi « la parentèle qui apportait des poulpes séchés en lamelles auxquelles on donnait une forme d'oiseau ». Seollal-plaisir : « On passait presque toute la journée à manger ». Eun-sook raffolait des gâteaux de riz au miel, du *sujeonggwa*, un nectar à la cannelle et au kaki, de la douceur du *sikkye*, un jus de riz, légèrement fermenté qui concluait le repas.

Partout, le rituel est quasi identique. Depuis des jours, maman prépare les mets destinés à honorer les ancêtres puis à être mangés. Le jour de la fête est tenu pour « le jour fondateur de l'année », « le premier de tous les matins ». Une date importante !

Hanbok craquant

Alors, on se recure ! Tôt ! On passe des vêtements neufs. Un *hanbok* (한복) aux couleurs vives, amidonné et craquant. « À Paris, j'en habillais mes fils lorsqu'ils étaient petits », soupire Hyun-sook. Elle est née à Séoul. Elle garde un souvenir lumineux de Seollal chez son père, à Yongsan, un quartier au nord du fleuve Han. La famille occupait une grande maison investie au départ des Japonais. « L'étang était gelé, le fleuve aussi. On jouait aux cartes, et on s'amusait dehors. On était à l'aise. Papa fabriquait des compteurs à eau et des néons. Etant l'aîné, il était l'objet d'une grande vénération. Toute la lignée le saluait, et il distribuait des sous à tous. »

D'une famille à l'autre, tout s'enchaîne, presque à l'identique. Seollal est un jour de vacances, mais « Etant chrétiens, nous allions d'abord à la messe. Ensuite, les hommes se prosternaient devant l'autel des ancêtres. Ma mère avait passé la semaine en cuisine ! », raconte Haein. *Charye* (차례) est le premier acte de la journée, le plus crucial, l'hommage aux disparus, l'instant du triple grand salut des hommes aux défunts. Maman a

tout fait en dressant table et mets pour éviter le courroux des esprits de la maison. Tablette, bougies, jujubes. Elle a déployé un paravent le long du mur nord de la pièce. Il fait toile de fond pour l'hommage aux aïeux. Près du paravent, trône le *sinwi* (신위), la tablette portant leurs noms. Elle est flanquée de bougies. Sur la table, les victuailles rituelles, en ordre de bataille. En première ligne, au plus près des vivants, les fruits et desserts. Les fruits ont été étêtés. Les jujubes, les pommes, les aliments rouges sont cantonnés à l'est, les poires et les autres visages pâles, à l'ouest. Au deuxième rang, viennent, à l'est, les poissons, les calmars séchés. Tous ont la tête tournée vers le soleil levant. A l'ouest, gîtent les kimchi, les légumes cuits...



Charye est l'acte le plus crucial de la journée, l'instant du triple grand salut des hommes aux défunts devant leur autel. Gare à ne pas froisser leur sensibilité !

Zizi de cheval

Pause, les esprits se restaurent ! Puis la famille passe à table. Au menu *tteokguk*, (떡국) le fameux bouillon d'os de jarret de bœuf mijoté, avec de fines tranches de viande et d'œufs, des algues.

Au nord, on y plonge des raviolis. Au sud, du *tteok*, le boudin de riz que l'on monnaie en jetons d'ivoire afin qu'il porte chance. « À Mokpo, les enfants appelaient ça le zizi de cheval », commente Young-lee en riant. Chaque gamin gagne un an en avalant sa soupe. Les dégourdis tentent de sauter les années en enchaînant les bols !

Sur la table, du *galbijjim*, des côtes de bœuf braisées semées de pignons, les *jeon*, les galettes à la ciboulette, au poisson, au *kimchi*, la verdure des *namul*. Le *japchae*, les pâtes transparentes sautées aux légumes sont nappées de fils d'œuf, jaune, blanc, de lanières de *gim* noir-brillant. Au-dessus, s'élèvent des piles, des tours, des pyramides de gâteaux, de fruits... Seollal est un festival gastronomique codifié, avec sa chorégraphie.

*Auteur de "Comprendre les Coréens", Riveneuve Editions, 2018.

Salut face contre terre

Après les ancêtres, les aînés. Les cadets leur dédient le *sebae* (세배), l'hommage aux grands-parents, et le *jeol* (절), un salut plus complexe que la révérence à la cour de Louis XIV ! Vous suivez ? D'abord, porter les mains à plat au niveau du front, la main droite sur la main gauche si l'on est un garçon, la main gauche sur la droite si l'on est une fille. Pour se prosterner, le garçon ploie d'abord le genou gauche. Puis il s'incline, face contre terre avant de redresser le haut du corps. Une fille s'assiera dans sa robe corolle pour saluer, elle aussi, front sur les mains. Le geste s'accompagne de vœux chaleureux. Thème majeur : « Recevez tout ce que cette année peut vous apporter de joie, de chance, la santé et la longévité... »

Petits chevaux et badminton

Toute peine mérite éternelle. Les cadets reçoivent donc le *sebaetdon* (세뱃돈) placé dans la *bokjumeoni* (복주머니), une bourse, soie ou coton, brodée de symboles bénéfiques : « Mes grands-parents y glissaient un gros billet de banque tout neuf, tout craquant » se rappelle Young-lee, encore émue.

Tteokguk, le bouillon de boeuf avec ses tranches de boudin de riz est "la" soupe porte-bonheur de Seollal. Autre délice rituel, *galbijjim*, les côtes de boeuf braisées semées de pignons de pin.



En contrepartie, il faut accepter les questions des oncles venus pour l'hommage. Questions sur la scolarité des enfants, les perspectives de mariage des étudiants... « Certains arrivaient de loin. On ne se connaissait pas vraiment. Alors, ça leur tenait lieu de conversation », relève Haein. Les tantes manifestent le souci de voir leurs neveux offrir à la famille de petits héritiers mâles. Sinon, comment poursuivre la lignée ? Questions sans fard mais pas sans agacement pour les jeunes ! Souvent, ils préfèrent s'éclipser pour jouer. Seollal marque l'apothéose des vacances scolaires d'hiver. Les jours qui enchâssent le Nouvel an lunaire offrent les ultimes récréations avant le retour en classe. Dedans, et dehors.

Le soleil de Séoul compense les -20°. « Ça faisait du jardin un congélateur naturel pour les *tteok* et les gros morceaux de viande qu'on nous offrait ». Hyun-sook a le constat nostalgique. Surtout pour les jeux. Distractions favorites, le *yutnori* (윷놀이), les petits chevaux en version coréenne. Les pions sont justement des *mal* (말), des chevaux. Le *yutnori* se joue avec des bâtonnets gravés, les dés coréens, pour progresser sur le plateau. Avez-vous essayé le *jegichagi* (제기차기) ? Le jeu tient du foot-badminton, il faut frapper du pied un volant fait maison avec une monnaie percée et une corolle de papier ! Objectif, l'empêcher de tomber au sol. Le meilleur buteur gagne !

Le *neolttwigi* est le cocktail balançoire-catapulte qui permettait aux jeunes filles nobles d'exercer leur curiosité au-delà du mur de la propriété familiale.



Curiosité sauteuse

Plus physique, le *neolttwigi* (넌뛰기), mélange coréen de balançoire et de catapulte avec planche et billot. On tente, comme au cirque, de projeter son partenaire en hauteur. Jadis, le jeu était apprécié des filles de famille. Comme il était interdit de sortir, on « s'envoyait en l'air » pour jeter un œil par-dessus le mur. Curiosité sauteuse et pronostic aérien ! Jouer à *Yeonnalligi* (연날리기), c'est prendre un pari sur l'année. Inscrivez vos vœux sur les ailes du cerf-volant et confiez-les au vent !

Tout le monde bouge

L'ambiance de Seollal évoque le 1^{er} janvier occidental avec sa marée de cadeaux, numéraire, ginseng, miel, électro-ménager... Le président Moon Jae-in avait jugé que l'or de Yun Seong-bin en skeleton⁴ aux J.O. d'hiver, était « Le cadeau » 2018. Pas le seul ! Il a, lui-même, adressé un colis, avec authentique soju et spécialités régionales, aux sauveteurs du séisme de Pohang. Attentionné. Les foyers dépensent en moyenne pour Seollal 544 000 wons (416 €)⁵. Chères familles ! Les entreprises plafonnent désormais leurs gracieusetés à 100 000 wons (76 €) pour éviter tout malentendu sur leurs intentions. Du coup, la maison Lotte a expédié plus de 50 000 colis. Les ventes

de ginseng et de bœuf ont doublé. Ormeaux, champignons, viande, gâteaux restent très appréciés. Le numéraire ? Aussi. Des papetiers imaginatifs ont créé des *bokju-meoni* en papier bariolé. Seollal n'est pas immuable ! Les 20-30 ans passent plus rarement le *hanbok* pour la fête. Les mères de famille s'y sentent en vacances, surtout après ! Elles rechignent parfois à se rendre dans la belle famille. Sujet de bisbilles, comme Chuseok ! Les séparations connaissent un pic en octobre et en février-mars⁶. L'animatrice TV franco-séoulitaine Ida Daussy avait annoncé son divorce après Seollal 2009⁷. Mais la fête est moins une cause qu'un symptôme ! La preuve ? Le nombre croissant de voyageurs, la variété des destinations. Pour Seollal, tout le monde bouge ! De plus en plus à l'étranger ! Joyeusement. La nostalgie n'est plus ce qu'elle était, mais elle persiste et la Corée banquette toujours !

¹ Korea Times "Travelers return home from Seollal holiday", 18-02-2018

² Le nouvel an lunaire 2018 (14-18 février 2018) ayant été célébré durant les Jeux Olympiques d'hiver de PyeongChang (du 9 au 25 février), priorité était donnée aux « pèlerins de Seollal » sur les acheteurs du Pass spécial Jeux (Korea Herald, 11-01-2018)

³ priceonomics.com/how-the-chinese-zodiac-affects-national-birth

⁴ Sport olympique de glisse (1928) se pratiquant à plat ventre sur une planche de compétition.

⁵ Korea Herald, 18-02-2018

⁶ www.koreatimes.co.kr/www/nation/2017/10/119_237244.html

⁷ Korea Times, 23-02-2009

Spectaculaire jeu de petits chevaux coréens, le *Yutnori* se joue sur plateau mais avec des bâtonnets gravés que les joueurs lancent. Il sert aussi à prédire le destin.





« Hyeongnim », grand-frère et « dongsaengnim », petit-frère, jouent au baduk (jeu de go).

Photo : Hervé Péjaudier

Je peux vous appeler Kim ?

Ou la question des appellatifs en coréen

Par Hervé PÉJAUDIER

Directeur de la collection « Scènes coréennes », éditions Imago

Pour le Français découvrant les us et coutumes coréens, la question des appellatifs restera longtemps un peu mystérieuse. Déjà, comment s'appellent-ils ? Parmi les premières phrases des manuels pour débutants, vous trouverez des énoncés du genre : « Bonjour, je m'appelle Kim Seung-ryeong, et je viens de Corée. » C'est aussi de cette manière que se présentera une jeune coréenne qui vient d'arriver en France. Seung-ryeong, quel drôle de nom de famille... « Je peux vous appeler Kim ? », demandera alors le garçon, qui souhaite, par cette familiarité, se montrer bon camarade.

Tous ceux qui sont confrontés depuis de nombreuses années à la question de la réception de la culture coréenne en France savent quelle peine éprouvent nos indigènes à mémoriser des noms d'écrivains, de cinéastes ou d'acteurs : et pourtant, tous ces noms, dans leur immense majorité, n'ont jamais que trois syllabes¹, loin de nos Alphonse de Chateaubriand ou de nos Hélène Carrère d'Encausse (qui posent, mutatis mutandis, d'autres problèmes aux Coréens...)

Lorsque, jadis, nous avons débuté notre collection « Scènes coréennes » aux éditions Imago, je me souviens de longues conversations pour savoir dans quel ordre il convenait de présenter le nom et le prénom des auteurs : d'un côté, nous tenions pour un choix culturel ferme, celui de maintenir l'ordre coréen, de l'autre nous avions la machine administrative du distributeur, pour qui le premier nom propre inscrit dans la première case correspondrait au prénom, et le nom de notre auteur se retrouverait ainsi inversé dans tous les moteurs de recherche... Mais le « bon sens », si je puis dire, a triomphé, arguant du fait que les (très) rares éditeurs sérieux se penchant, en ce tout début de XXI^e siècle, sur la Corée, avaient dieu merci opté pour le respect du système coréen.

Il y a d'ailleurs un intéressant flottement en France autour de cette question. Bien que l'ordre nom-prénom soit commun à la Chine, à la Corée et au Japon, le monde culturel français nous a habitués à un certain désordre ; pour la Chine, c'est admis, et celui

qui parlerait de Tsetoung (Zedong) Mao semblerait bien rural ; par contre, pour le Japon, les mauvaises habitudes ont été très tôt prises, et qui parlerait de Kurozawa Akira, ou de Murakami Haruki, passerait certainement pour un snob... Quant à la Corée, sans doute parce que venue plus tard, elle a gagné d'emblée la partie, et ceux que l'on connaît aujourd'hui en France, ce sont bien Hwang Sok-yong, Im Kwon-taek... ou Kim Jong-un.

Il faut ajouter que les retransmissions des Coupes du monde de football ont permis aux téléspectateurs de base d'apprendre en s'amusant (on se souvient comme cela divertissait feu Thierry Roland...) que tous les Coréens s'appellent Kim ou Park, et que le nom précède le prénom. Je voudrais en profiter pour signaler au passage qu'il y a quelque chose de paresseux à parler ici, comme on le fait toujours, de « prénom », censément ce qui précède le nom, à propos d'un identifiant qui se place toujours « après » le nom de famille ; ce pourquoi, dans nos publications, nous formulons ainsi l'usuelle mention : En Corée, le nom patronymique précède le nom personnel.

Patronymique, et même clanique. Selon une blague bien connue, « si vous jetez une pierre du haut du mont Namsan, elle tombera toujours sur M. Kim, M. Li (Lee) ou M. Pak (Park) ». Si, de fait, le nombre de patronymes est assez limité, et les Kim, Pak ou Li sur-représentés², ce nom de *famille* revêt une très grande importance symbolique, car, comme l'explique bien Juliette Morillot (*La Corée*, éd. Autrement, 1998), « il symbolise l'appartenance de l'individu à un groupe humain, et à ses terres. L'homme en Corée n'existe pas en tant qu'individu, mais en fonction de sa famille. » C'est-à-dire de ses ancêtres, de son lignage, du clan dont il est issu. Les femmes mariées conservent d'ailleurs leur nom patronymique d'origine, tandis que les enfants adoptent celui du père³. Cela est toujours vrai aujourd'hui, même si l'appartenance sacralisée à son « village natal » tend à devenir plus chimérique pour une population qui a connu des exodes massifs vers les cités tentaculaires.

Ce petit nombre de patronymes explique sans doute pourquoi les noms coréens apparaissent quasiment toujours en trois syllabes, une pour le nom patronymique clanique, et deux (très rarement une) pour le « prénom », qui semble prendre ainsi une importance majeure, pilier de l'individuation. Frêle pilier, pourtant, qui est loin d'être le seul identifiant de la personne... D'abord, l'enfant n'a pas de nom avant d'avoir franchi l'épreuve des cent jours, héritage des temps anciens où les misères du monde avaient toutes les chances de l'emporter avant ce seuil (bien qu'aujourd'hui il convienne toutefois de le déclarer à sa naissance). Ensuite, même si on en confie le choix aux grands-parents, qui consulteront devins, chamanes et numérologues pour être sûrs que le nom lui soit propice, ne croyons pas pour autant que ce prénom, choisi par les anciens selon les lois de l'harmonie cosmique, soit à ce point sacralisé que le titulaire ne puisse en changer à sa convenance, adoptant un « alias » que l'administration entérinera sans autre forme de procès.

Il existe un autre substitut au prénom, qui surprend toujours les Occidentaux, comme le montre l'exemple suivant : « Hélas ! Père de mon fils Crotte-de-Chien ! Hélas ! Père de mon fils Crottin-de-Cheval ! Hélas ! Père de mon fils Bouse-de-Vache ! » Nous sommes au début du pansori en version opératique changgeuk *Madame Ong*, donné au Théâtre de la Ville en 2016, et les spectateurs français, découvrant le surtitrage, étaient assez perplexes... Il s'agit de la lamentation chorale de villageoises, toutes séduites et engrossées par un amant volage, qui les a abandonnées avec un fils, dont le nom paraît pour le moins étrange. En fait, nous avons là une coutume ancestrale, que l'on retrouve dans de nombreuses cultures animistes, qui consiste à protéger les nouveau-nés de la voracité des esprits mauvais en les affublant de noms décourageants, « brin de fumier », « fruit pourri », etc. Notons au passage le contraste saisissant entre les appellatifs dépréciatifs dont on affuble ces petits enfants (même si c'est pour la bonne cause), et ceux dont les futurs parents auront, durant la grossesse, nommé le fœtus : himang'i (espoir), sarang'i (amour), teunteun'i (costaud), haeng'uni (chanceux), ou sundung'i (docile)...

“

*En Corée, on peut appeler
« halmeoni », grand-mère, ou
« harabeoji », grand-père, toute
personne en âge de l'être.*

”

Mais l'enfant n'est pas au bout de ses peines, car le « prénom » officiel est loin d'être un appellatif stable pour désigner une personne. Juliette Morillot imagine le cas emblématique d'une fillette de la campagne, qui passera de Crotte-de-Chien à la Petiotte, puis sera, enfant, « la Crevette », puis, adolescente, « fille de Pak », puis, femme mariée, « épouse de Kim », puis, à la naissance de son premier enfant, « maman de Jong-ho », avant de finir « grand-mère », ayant peut-être même totalement oublié quel était le prénom officiel qu'on lui avait attribué à sa naissance... On l'aura compris, le « prénom » n'est qu'un appellatif parmi d'autres, auquel se substituent, toujours aujourd'hui, des termes liés aux relations d'âge et aux rapports sociaux ou familiaux.

En réalité, les choses paraissent pourtant assez simples : le prénom est d'un usage vertical, dans le sens du haut vers le bas. Vous appellerez par votre prénom : vos parents, vos aînés, vos oncles... et en dehors de la famille, vos maîtres, vos camarades plus âgés (ou du même âge), etc. Cette relation n'est bien sûr pas réciproque, et nul n'appellera un ancien par son prénom ; s'il le fait, cette entorse à la règle sera vécue comme une intolérable provocation, un signe de rébellion. C'est ainsi que tout un système d'appellatifs protocolaires se met en place, selon qui l'on est et à qui l'on s'adresse.

Une fille appellera toute sœur aînée « eonni » et tout frère aîné « oppa », quand un garçon dira « nuna » pour ses sœurs aînées et « hyeong » pour ses frères aînés.

Avant de voir comment ce système peut s'élargir dans la vie courante, attardons-nous un moment, pour le plaisir, sur la complexité des appellatifs à l'intérieur de la famille, qui laissera plus d'un apprenant français perplexe... Le système avunculaire en particulier demande une certaine concentration ; la tante maternelle est « imo », la tante paternelle est « gomo », l'oncle maternel est « samchon » (étymologiquement, troisième degré de parenté), répartis en « keun (grand) samchon » pour les aînés, et « jageun (petit) samchon » pour les cadets ; l'oncle paternel sera lui aussi nommé « samchon », mais seulement s'il est célibataire, sinon il sera « keun abeoji » s'il est aîné, ou « jageun abeoji » s'il est cadet. « Abeoji » est le terme désignant le père, et « eomeoni » celui désignant la mère, c'est ainsi que l'enfant appelle ses parents ; quant aux grands-parents, le grand-père sera nommé « harabeoji » et la grand-mère « halmeoni », construits à partir du préfixe « han », qui veut dire aîné, ou grand, donc traductible très précisément, pour une fois, en français par « grand-père » et « grand-mère ». Pour les grands-parents du côté maternel, on pourra ajouter le préfixe « we », « we-harabeoji » ou « we-halmeoni », indiquant sa provenance « de l'extérieur », si l'on avait un doute sur la prévalence clanique masculine.

Il ne faut d'ailleurs pas croire que l'usage du prénom soit plus libéral lorsqu'il s'agit des cadets ; je renonce à expliquer ici le système d'appellatifs des beaux-frères et belles-sœurs qui change de manière combinatoire selon qu'on est garçon ou fille, aîné ou cadet, notons juste que l'usage du prénom n'est pas de mise, même envers des cadets, et que le beau-frère époux d'une sœur aînée, sera appelé « hyeong-nim », soit « grand-frère » suivi du suffixe de respect général, « -nim », terme que nous allons retrouver.

Nous n'aborderons pas non plus ici la manipulation des divers degrés de politesse, marqueurs linguistiques qui demandent une grande habileté, dont l'usage semble souvent à l'apprenant plus complexe que l'étiquette à la cour du Roi Soleil, et qui demanderait l'établissement d'un guide par quelque baronne de Rothschild d'outre Han ; ce n'est pas notre sujet, même si cette question est elle aussi viscéralement liée à l'observation des relations unissant (ou opposant !) deux interlocuteurs. Par contre, pour finir, nous allons examiner comment un certain nombre des termes à usage familial peuvent sortir du cadre et s'appliquer de manière plus générale.

Pour les mots les plus connus, citons tout de suite le couple formé par l'ajumma et l'ajeossi, que l'on traduit au plus simple par Madame, Monsieur. Or, ce sont tous deux des extensions du modèle familial. Ajumma, terme par lequel on appelle toute femme mariée en général, est à la base réservé à toute parente aînée mariée, que

l'on nommera « ajumeoni », avec la marque du respect ; le frère aîné appelle ainsi l'épouse de son grand frère, etc. De même, ajeossi, désignant au départ tout parent masculin aîné situé au cinquième degré, renvoie aujourd'hui à tout homme marié, ou, comme il n'est pas toujours facile de mener l'enquête, tout homme globalement en âge de l'être. À noter qu'aujourd'hui le terme « ajumma », ou même parfois sa version plus respectueuse « ajumeoni », sont considérés comme plutôt péjoratifs, vieillissant la femme ou la rabattant sur sa seule fonction maternelle, et qu'on préférera utiliser les termes réservés à la tante, « imo » ou « gomo ».



« Halmeoni », la grand-mère, figure emblématique de la Corée d'autrefois.

D'autres généralisations ne nous surprendront guère, comme celle qui consiste à appeler « halmeoni », grand-mère, ou « harabeoji », grand-père, toute personne en âge de l'être. À propos d'âge, les femmes entre elles seront très vigilantes à ne pas appeler par son prénom une connaissance, même proche, qui risque de n'être pas sa cadette, et utiliseront donc le terme « eonni », grande-sœur, c'est-à-dire aînée, ...au risque de froisser l'autre, ainsi possiblement vieillie ! Cela dit, on voit que le prénom s'utilise décidément fort peu, puisqu'outre les liens chronologiques, jouent aussi les fonctions, et dans une entreprise, aînés ou cadets s'appellent par le nom de leur fonction ; ce système pose d'ailleurs de sérieux problèmes aux traducteurs, où cette manière qu'à un patron d'appeler jusque dans l'intimité

d'une soirée au *noraebang* son subordonné Kim « Monsieur le sous-directeur au recouvrement des impayés » peut paraître une périphrase bien étrange au lecteur français...

Mais lorsque la fréquentation professionnelle se rapproche de la camaraderie, voire de l'amitié, alors il est possible d'utiliser des termes à l'origine familiaux, et deux hommes pourront s'appeler « *hyeongnim* », grand-frère, ou « *dongsaengnim* », ou « *a-unim* », petit-frère, avec une familiarité nuancée du respect qu'implique le suffixe « *nim* ». Cette manière élargie de « faire famille » nous

galop de la modernité. Et que ce serait une manière de recréer du lien fort là où la société contemporaine a tendance à les dissoudre. Cela est particulièrement vrai dans la Corée d'aujourd'hui, mais il est tout autant certain que le système très complexe des appellatifs à l'intérieur et à l'extérieur de la famille, et leur combinatoire avec les divers degrés de marqueurs de respect, fait preuve d'une remarquable résistance. Sans doute est-ce pour les Coréens une manière de se sentir unis par-delà les villages d'antan, dans une vaste famille à l'échelle de la péninsule, celle-ci fût-elle coupée en deux.



Celles qu'on appellera « *agassi* », mademoiselle, ou « *haksæng* », étudiante, rêvent-elles d'être nommées « *nanja* », damoiselle, ou « *gongju* », princesse ? ~ Photo : Hervé Péjaudier

renvoie bien sûr à de vieilles traditions, et l'on peut penser aux grands romans de cape et d'épée chinois, dans les (excellentes) traductions desquels on voit les pires brigands s'appeler entre eux petits ou grands « frères jurés », les liens de sang échangé, amicaux et professionnels, remplaçant les liens du sang génétiques. Mais on pense aussi, pour citer des exemples clichés, aux « *brothers* » que s'échangent les noirs américains, ou aux « *cousins* » de leurs cousins de banlieue...

En fait, on pourrait imaginer que cette manière d'élargir l'usage d'appellatifs à l'origine proprement familiaux est la continuation d'une logique clanique, où tous les Kim d'une même région étaient « frères » au sens large, à une époque où désormais cette cohérence patriarcale territoriale se détricote au grand

Et c'est pourquoi, pour répondre à la question du titre, la jeune Kim ainsi interpellée, mesurant tout ce qui reste au jeune Français à apprendre, et soucieuse de lui éviter de se ridiculiser davantage, se contentera de baisser la tête et de sourire derrière sa main...

¹ Il arrive parfois de trouver un nom de famille en deux syllabes (*Seonu*, *Namgung*, etc), et un prénom en une ou trois syllabes. Mais cela reste des exceptions.

² Il convient d'ajouter que les choses évoluent vite, puisque, s'il y avait environ 250 noms de familles d'origine coréenne recensés en 2004, on en comptait 5.582 en 2016, par le fait des naturalisations. Mais les Kim, Li (Lee), et Pak représentent toujours près de 50 %.

³ Là aussi, les choses bougent, et l'on trouve aujourd'hui des enfants qui combinent le nom du père et celui de la mère, même si la loi n'a pas encore entériné cette pratique des noms composés (contrairement à la France, qui l'a légalisée depuis 1985).

Un concert pluriel pour l'amitié franco-coréenne

Événement exceptionnel
organisé à l'occasion de la
visite d'Etat en France
du président Moon

Par Jean-Luc TOULA-BREYSSE
Journaliste

Lors de la visite en France du président de la République de Corée, Monsieur Moon Jae-in, du 13 au 16 octobre dernier, a eu lieu à Paris une représentation originale et de haute facture de musiques traditionnelles, de musique fusion — alliant la tradition à la modernité — et de K-pop, qui a fait entendre divers aspects de la musique coréenne d'hier et d'aujourd'hui. Ce concert de l'amitié franco-coréenne, intitulé *Echos des musiques de Corée*, s'est déroulé le dimanche 14 octobre au théâtre Le 13^{ème} Art, dans le treizième arrondissement. « Il a été conçu afin d'élargir les échanges culturels entre la Corée du Sud et la France à l'occasion de la visite du président Moon, pour créer un environnement amical entre les deux pays », avait expliqué plus tôt le bureau présidentiel Cheong Wa Dae. Cet événement a assurément marqué un nouvel élan d'échanges culturels transgénérationnels.

Chaleureusement applaudis à leur arrivée, le président et son épouse ont assisté à ce concert unique, en présence notamment des anciens ministres de la Culture Monsieur Jack Lang et Madame Fleur Pellerin, de la ministre des Sports Madame Roxana Maracineanu, et de capitaines d'industrie de grands groupes français tels Messieurs Louis Gallois et Jean-Louis Beffa.

Le président Moon Jae-in a partagé avec les quatre cents invités ce moment festif offert comme un cadeau aux spectateurs français. Le programme débuta avec le remarquable percussionniste Kim Dongwook qui fit résonner le son du grand tambour traditionnel coréen *buk* et exécuta une introduction rythmique percutante et intense évoquant les forces telluriques chères à l'âme coréenne. Il permit au public français de goûter à la profondeur et au charme envoûtant du tambour coréen.

Perpétuant depuis 1951 l'héritage des anciens instituts royaux, la compagnie du Centre National Gugak, établi pour préserver et promouvoir les arts scéniques traditionnels, présenta la « Danse du couple de rossignols » (*Ssangchunyaengjeon*). Cette danse de cour, créée en 1828, cristallise la beauté de la culture coréenne. Expression d'un désir printanier, elle s'inspire de la parade amoureuse, à l'aube, de ces oiseaux passereaux connus pour la variété et l'harmonie de leur chant. Les mouvements élégants des interprètes et l'éclat des costumes ont séduit un public qui, le plus souvent, découvrirait cette chorégraphie synonyme de raffinement et de grâce. Puis ce fut le moment tant attendu des amateurs de Pansori, genre emblématique coréen parfois qualifié d'opéra pour un(e) seul(e) artiste qui chante, déclame et



CONCERT DE L'AMITIÉ FRANCO-CORÉENNE DES MUSIQUES DE CORÉE

한불 우정 콘서트 '한국 음악의 올림'



©Choeng Wa Dae

“

*Le président Moon Jae-in
a partagé avec les quatre cents invités
ce moment festif offert comme
un cadeau aux spectateurs français.*

”

danse armé d'un éventail, avec pour unique partenaire un tambourinaire. Une voix, un tambour, deux présences, mettent en lumière dans une sobriété subtile et intense la force et la beauté de la musique traditionnelle de Corée. L'artiste du jour, Madame Bang Soomi, en fit une magistrale démonstration en interprétant un extrait du Pansori « Chant de Shimcheong » (*Shimcheongga*). Ce récit dramatique populaire a pour trame l'histoire poignante d'une fille, qui pour sauver son père aveugle, endetté et ne pouvant se soigner, se sacrifie en se vendant à des marins qui la jettent par-dessus bord. Modèle de piété filiale, au lieu de périr en mer, elle sera sauvée par l'intervention surnaturelle du fameux roi Dragon et son père recouvrera finalement la vue. Le jeu très inspiré de Madame Bang Soomi transporta le public dans une représentation saisissante. Du grand art !

La suite du programme fut dédiée à la musique fusion. Le groupe Black String II — New Music Projet est parvenu à embrasser subtilement, par de nouveaux sons, les sources de la musique traditionnelle coréenne. Cithare à six cordes *geomungo* sonorisée, saxophone, batterie accompagnèrent une chanteuse de Pansori. Le groupe revisita ainsi ce genre par de grandes et jubilatoires variations d'effets sonores empruntés au jazz et à l'improvisation libre. Une approche novatrice et sensible pleine de sens et d'esprit. Avant de laisser place au duo franco-coréen Moon Gogo, composé d'E'Joung-ju, joueuse de *geomungo* et de Federico Pellegrini, guitariste et chanteur. Les musiciens ont privilégié un répertoire éclectique en interprétant « Candy Story », « La Chanson de Prévert » et « *Chulgang* » (Fabrication de fer).

La troisième partie de ce rendez-vous musical fit la part belle aux musiques populaires d'aujourd'hui. La chanteuse Kim Nayoung, figure de la grande vague de l'Hallyu et de la K-pop, à travers ses interprétations de bandes originales des *dramas* télévisuels coréens, a conquis la salle avec deux titres très connus : « Te reverrai-je à nouveau ? » et « Je ne vois que toi », tirés respectivement des B.O. du K-Drama de la KBS *Les descendants du soleil* et du K-drama de tvN

Echos des musiques de Corée,
le concert pluriel alliant la
tradition à la modernité, organisé
à Paris à l'occasion de la visite du
président Moon, a enthousiasmé
le public parisien.
©Choeng Wa Dae

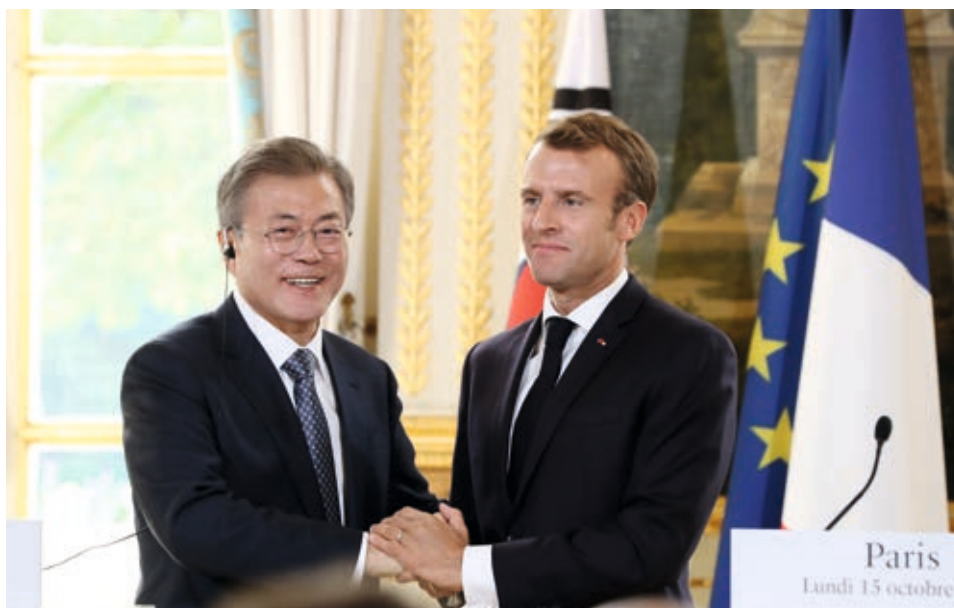


Qu'est-ce qui cloche chez la secrétaire Kim ? Le premier narre une romance sur fond de guerre entre un militaire engagé dans les forces spéciales et une chirurgienne, une fresque sentimentale qui mélange les genres et enchante ces dernières années les téléspectateurs de près d'une trentaine de pays. Le second s'apparente à une comédie romantique pleine d'humour racontant comment un jeune vice-président tente de récupérer sa fidèle, parfaite et indispensable secrétaire qui vient de démissionner ? La douceur de la voix de Kim Nayoung — chanteuse qui connaît depuis quelques années une carrière phénoménale — et les images de ces célèbres séries télévisées projetées sur grand écran ont engendré un sentiment, chargé d'émotion et d'une certaine nostalgie. Un succès tant ces séries culte sont appréciées en Corée, en Asie et dans le monde entier.

Des cris dans la salle annonçaient le groupe BTS (Beyond The Scene). Il n'y a pas, du moins selon les critiques, de meilleure formation représentant la K-pop aujourd'hui. Plébiscités sur les scènes du monde entier, les sept garçons, idoles des adolescentes, ont interprété deux titres de leur répertoire : « DNA » et « Idol ». Dans des chorégraphies taillées au millimètre,

ce célèbre boys band qui a récemment remporté le prix Favorite Social Artist aux American Music Awards 2018, a littéralement galvanisé l'auditoire. À la fin du concert, le président Moon et son épouse Madame Kim Jung-sook ont rejoint les artistes tous réunis sur scène pour les saluer et les féliciter chaleureusement un à un. Dans le même temps, un grand nombre de fans attendait à l'extérieur les stars de la K-Pop qui ont joué quelques jours plus tard à guichets fermés (les 19 et 20 octobre) à l'AccorHotels Arena de Bercy. Deux concerts en France dans le cadre d'une tournée mondiale, intitulée « Love Yourself ». Les 28 000 places pour les deux soirées ont, paraît-il, été vendues en quelques minutes !

Notons, enfin, qu'un dîner d'Etat a été offert le 15 octobre au palais de l'Élysée en l'honneur du président coréen et de son épouse. Parmi les invités, figuraient entre autres de nombreuses personnalités du monde culturel français et coréen (éditeurs, coréanologues, artistes...), dont Lee Ufan, célèbre plasticien, philosophe et écrivain. Par ailleurs, lors de son séjour dans la capitale, Madame Kim Jung-sook, épouse du président, a effectué une visite au musée du Louvre. Preuve, s'il en fallait, de l'importance des liens culturels entre la Corée et la France.

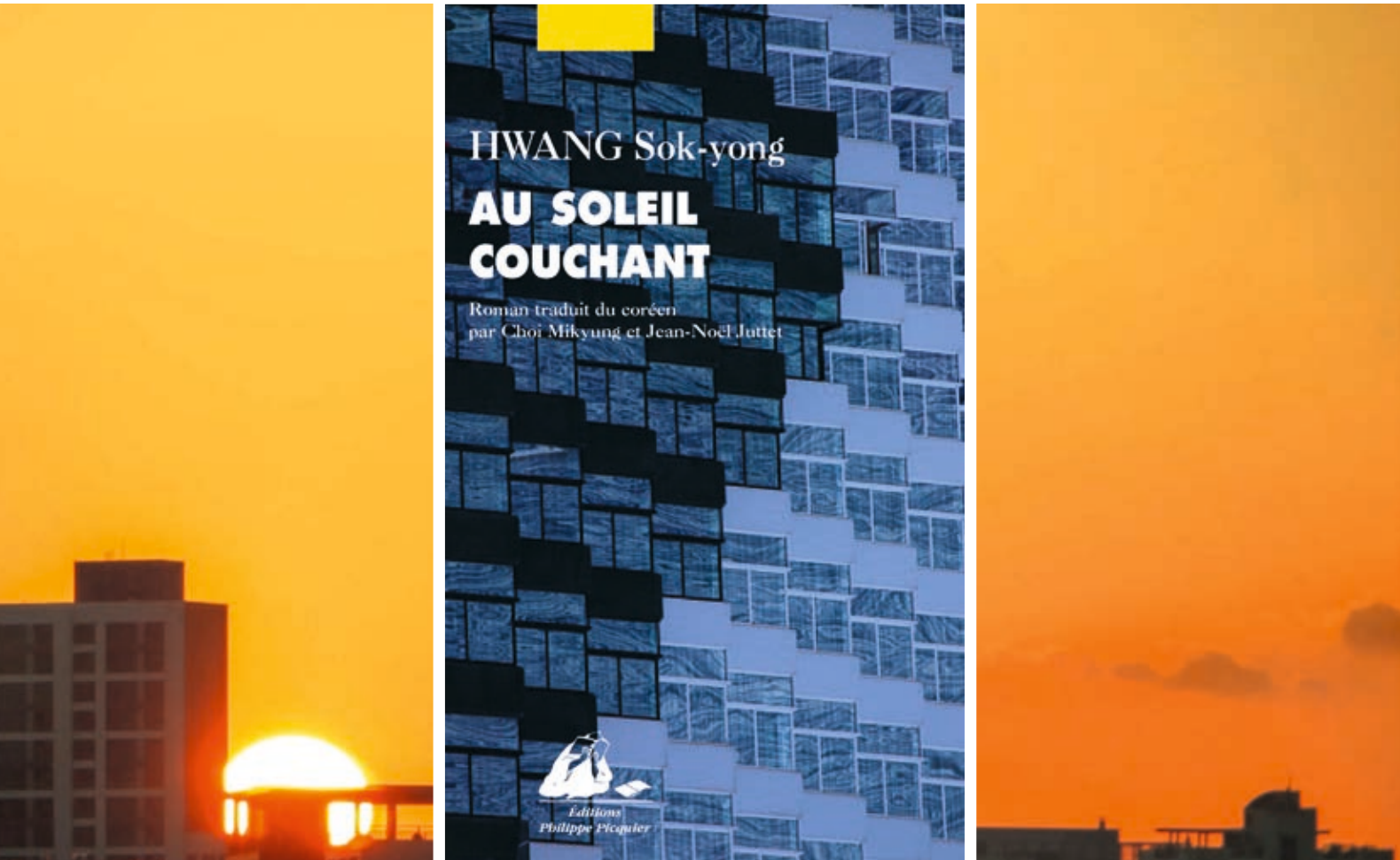


Poignée de main à l'Élysée entre les deux présidents Moon Jae-in et Emmanuel Macron.
©Choeng Wa Dae

Dans une déclaration conjointe, évoquant la coopération franco-coréenne dans de nombreux secteurs (politique internationale, économie, sécurité et défense, échanges scientifiques et culturels, etc.) les deux chefs d'État, Emmanuel Macron et Moon Jae-in, sont convenus de porter à un nouveau niveau le « partenariat global franco-coréen pour le 21^e siècle », sur la base de leur attachement commun aux valeurs de la démocratie, à la défense des droits de l'Homme, à l'État de droit et au multilatéralisme. En précisant - entre autres - plus particulièrement que « Dans le domaine culturel, la France et la République de Corée entendent poursuivre le renforcement de leurs partenariats dans tous les domaines : arts visuels, patrimoine, arts de la scène, arts de la rue, arts numériques, musique, design, mode, architecture, bande dessinée/*manhwa*, gastronomie, cinéma, artisanat. Les deux pays continueront également d'encourager le développement des échanges dans le domaine de l'édition et du livre. »

Au soleil couchant : la Corée crépusculaire.

Par Alexis BROCAS
Critique littéraire



Le 25 juin 2018, le grand auteur coréen Hwang Sok-yong s'est vu attribuer le prix de littérature asiatique Emile Guimet pour son roman *Au soleil couchant**. Et c'est peu dire que ce roman correspond pleinement à la volonté initiale du fondateur du Musée Guimet qui entendait faire découvrir au public français une Asie protéiforme et inattendue.

**Au soleil couchant* de Hwang Sok-Yong, traduit du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet, Éditions Philippe Picquier, 168 p., 17,50 €.

Dire le revers du miracle coréen. Ecrire ce qui a été perdu quand le pays est passé de la misère de l'après-guerre à l'ultramodernité. Raconter un monde qui n'existe plus que dans la tête des gens. On soupçonne peu, vu de France, que les gratte-ciels de Séoul abritent une telle mélancolie, un tel sentiment de perte. Ils imprègnent *Au soleil couchant*, le splendide roman de Hwang Sok-Yong. Ici, le grand écrivain de Corée du Sud s'éloigne de sujets politiques pour traiter un thème plus large : celui de la modernité.

C'est à l'aune de ce monde perdu que Minwoo juge le monde d'immeubles sans mémoire qui l'a remplacé. Car autrefois avait un avantage sur aujourd'hui : dans les quartiers pauvres, il existait des communautés. Les promoteurs les ont chassées, souvent par la violence – et l'auteur nous raconte dans des pages glaçantes les méthodes pour venir à bout des pauvres gens qui s'accrochent à leurs terres. Et les immeubles ont poussé, laissant derrière eux des milliers d'habitants déracinés et désorientés...

Minwoo est un juge aussi sévère pour son époque que pour lui-même. Sa lucidité désespérée nous révèle la Corée moderne comme un décor creux : « les immeubles en béton armé et les charpentes métalliques qui se dessinent ici et là dans la plaine avaient à mes yeux la réalité du monde virtuel des jeux vidéo. » Les relations de Minwoo avec sa femme – qui lui a été présentée par un protecteur – et sa fille ne sont pas plus tangibles : toutes deux vivent aux Etats-Unis depuis des années. Park Minwoo ne s'en émeut pas : son ascension, de la colline de Jaemong aux sommets de sa profession, lui a surtout enseigné un cynisme, un détachement proprement inhumain. Minwoo a appris à cultiver les amitiés utiles, à se trouver des mentors... Tout cela en s'écartant peu à peu de ses vrais amis : quand un de ses vieux compères d'université meurt, il l'apprend bien après les obsèques.

Park Minwoo ne le sait pas, au début du roman, mais ce qui le rattache à la vie, ce sont ses souvenirs, ceux-là même que le retour de Cha Soona dans son univers lui remettent en mémoire – et c'est avec une grande habileté que l'auteur passe du présent à un passé traité sans indulgence, mais empreint d'humanité. Le roman réserve de larges sections à l'enfance de Minwoo à Jaemong. A l'époque il est membre d'une petite bande de sympathiques voyous qui se disputent des places où cirer les chaussures, et affrontent une bande rivale menée par un maître de taekwondo. L'auteur excelle à dire l'enfance, les bagarres, l'amitié, et le premier amour, pour la seule lycéenne du village. Une fille nommée Cha Soona, et qui, contrairement à lui, n'a pas eu la chance de prendre le train de la modernité en marche.

Seuls, la trajectoire et le regard de Park Minwoo suffiraient à faire tenir le roman. Mais pour donner du champ à son récit, l'auteur le double d'un autre. Celui d'une jeune fille, Jeong Uhee, 29 ans, dramaturge qui s'épuise à survivre. Autrement dit, après nous avoir présenté le point de vue sans concession d'un des bâtisseurs de la Corée moderne, l'auteur nous montre celui de quelqu'un qui n'a rien connu d'autre. Et nous révèle comment leurs destins s'opposent. Dans la Corée en voie de modernisation des années 1980-90, Park Minwoo a vécu une ascension continue, quand la vie de Uhee est une vaine course de la supérette où elle travaille aux répétitions de ses pièces qui ne marchent pas, en passant par son studio à moitié enterré, avec vue sur les jambes des passants, qui prend l'eau les jours de pluie. Et elle est aussi seule que Minwoo.

Le ton est d'abord celui de son premier narrateur. « Il y a fort longtemps, je suis arrivé à la conclusion qu'on ne peut pas faire confiance à l'homme », confie laconiquement Park Minwoo. Lui est un artisan de la Corée moderne. Un architecte qui trempe dans le milieu peu clair de la promotion immobilière. Sans trop se mouiller. Mais sans illusion, car « les architectes laissent des constructions derrière eux. Mais ce qu'ils laissent, ce peut n'être rien d'autre qu'une figure hideuse de la cupidité ». Un jour, au sortir d'une conférence, une jeune fille lui donne le numéro d'une figure de son enfance. Elle s'appelle Cha Soona et, comme Park Minwoo, a grandi à Jaemong, un « village de la lune » - une agglomération déshéritée, faites de baraques sans vitres. Précisément le genre de village que les projets immobiliers de Park Minwoo ont anéanti...



Hwang Sok-yong © Paik Dahuim

Un jour pourtant Uhee se fait une sorte d'ami, un garçon baptisé Kim, 31 ans, qui erre de petit boulot en petit boulot, et a par ailleurs travaillé dans les chantiers de construction... Sa mère vient d'ailleurs du même quartier que Park Minwoo et c'est par ce biais que l'auteur reliera les trois personnages. En racontant leurs trois destins de sorte qu'ils s'éclairent mutuellement, mais sans leur permettre de s'atteindre...

C'est un autre motif de ce livre : la solitude. Park Minwoo avec sa réussite inutile et son regard implacable, Uhee avec sa pauvre vie agitée et qui pourtant n'avance pas, Kim avec son incapacité à s'accrocher à rien sont des naufragés isolés dans un océan humain. Et à cette solitude induite par la modernité, le lecteur oppose fatalement la vie communautaire qui lui aura été décrite. Jusqu'à cette citation glaçante, qui vient commenter une scène de suicide collectif : « Comment avons-nous fait pour donner à nos enfants pareils destins ? » Park Minwoo a la réponse : toute sa carrière, il a vu des villages remplacés par des immeubles. Et ces immeubles génèrent des vies semblables à celle de Uhee.

Mais ce roman n'est pas seulement le récit des errances de deux personnages aux antipodes de la société coréenne. Entre eux, l'auteur instaure tout un jeu d'échos romanesque, et une histoire d'amour inaccomplie. Celle qu'auraient dû poursuivre Cha Soona et Park Minwoo, quand ils étaient les deux seuls lycéens de leur village. Des décennies plus tard, les messages de Soona, qui entreprend de raconter sa propre vie, ajoutent une autre

couche à la narration : le point de vue de quelqu'un qui est resté dans son quartier d'enfance. Ses communications ouvrent aussi la voie à une réflexion sur la fiabilité de la mémoire et la virtualité de nos souvenirs.

Et c'est là que le roman décolle de son socle réaliste. Tout est virtuel, se dit un jour Uhee en songeant à ses jeux vidéo, à ses films téléchargés et à ses scénarios – auxquels pourraient s'ajouter ses boulots sous-payés, et sa relation déssexualisée avec Kim.

Park Minwoo ne le dirait pas autrement, avec son mariage sans poids, son travail poursuivi sans foi, et ce grand projet – celui d'un Asia Center – dont il a dessiné les plans, qui se révélera un projet factice, inventé par un financier aux abois pour attirer des capitaux... Face à cet autrefois qui avait la rude consistance de la pâte à poisson dont le père de Park Minwoo faisait commerce, la modernité n'est donc qu'un songe creux ? Pas exactement. Hwang Sok-Yong n'est pas un antimoderne : à travers un collègue de Park Minwoo, Kim Ki-Yeong, il montre que l'architecture moderne, quand elle ne se fonde pas sur la seule cupidité, peut aider à resserrer les liens entre les gens.

Un jour Kim Ki-Yeong avait envoyé un mot à Park Minwoo. « Quelle place avez-vous réservé à l'homme dans vos projets architecturaux ? » Réponse : aucune. Mais les dernières pages ouvrent la possibilité d'une rédemption. Park Minwoo a été l'un des artisans de la Corée moderne. Peut-être deviendra-t-il celui d'une Corée plus humaine.

Le prix Emile Guimet de littérature asiatique

Du fondateur du Musée national des Arts asiatiques – Guimet, il reste l'image d'un riche industriel collectionneur aimant le voyage et l'histoire des religions. Plus méconnu est son engagement pour l'éducation et son goût des belles lettres. A travers la création du prix Emile Guimet de littérature asiatique, c'est donc à la fois à l'auteur des *Promenades japonaises*, à l'infatigable explorateur, ainsi

qu'à l'amoureux des civilisations d'Extrême-Orient que le musée rend hommage. Ce prix récompense chaque année un roman ou un récit fidèle à la volonté de son fondateur : faire découvrir une Asie diverse et toujours surprenante.

Au soleil couchant, du grand écrivain coréen Hwang Sok-Yong, publié aux éditions Philippe Picquier a reçu le 25 juin le prix Emile Guimet de littérature asiatique 2018. Le musée poursuit ainsi sa volonté de mettre en valeur les cultures d'Asie et s'inscrit dans la droite ligne de l'engagement de son fondateur en faveur de la littérature.

Présidé par Brigitte Lefèvre, le jury a été séduit par la puissance d'évocation de ce livre décrivant une Corée à rebours de tous les clichés qui peuvent nourrir un imaginaire étranger. *Au soleil couchant* s'est ainsi imposé parmi les six ouvrages sélectionnés.

Les cinq autres livres qui ont concouru pour le prix 2018 étaient *Le jeu du chat et de la souris*, A Yi, Stock, (Chine) ; *Le magicien sur la passerelle*, Wu Ming-yi, L'Asiathèque (Taïwan) ; *Le Prisonnier*, Omar Shahid Amid, Presses de la Cité (Pakistan) ; *La colère de Kurathi Amman*, Meena Kandasamy, Plon (Inde) et *Les mensonges de la mer*, Nashiki Kaho, Philippe Picquier (Japon).



Sophie Makariou, présidente du Musée national des Arts asiatiques - Guimet remettant le prix 2018 à l'éditeur du livre Philippe Picquier.



Les fondateurs du Festival de cinéma de Vesoul à l'honneur à Busan

La passion des cinémas d'Asie en partage

Par Frédérique SCHNEIDER
Journaliste à La Croix

Martine et Jean-Marc Théroanne, cofondateurs du Festival International des Cinémas d'Asie de Vesoul, rendez-vous des cinéphiles des cinémas d'Asie en France, ont reçu le Korean Cinema Award. Cette prestigieuse récompense leur a été remise le 4 octobre 2018 lors de la cérémonie d'ouverture du 23^e Festival international du film de Busan (BIFF), en Corée du Sud, devant quatre mille personnes, dont des personnalités du cinéma venues du monde entier.

« Chaque année, qu'il pleuve ou qu'il vente, ils sont présents de l'ouverture à la clôture du Festival international du film de Busan (BIFF) pour découvrir des films coréens qui seront ensuite projetés au public français. Ce travail fantastique de promotion doit être reconnu et encouragé ». Par ces mots, Jay Jeon, directeur du BIFF, a eu à cœur de féliciter Martine et Jean-Marc Théroanne, qui recevaient le 23^e Korean Cinema Award, le 4 octobre dernier, lors de la cérémonie d'ouverture. Ces deux Français, cinéphiles passionnés, ont vu ainsi récompensé leur engagement en faveur du cinéma coréen depuis un quart de siècle. Le couple honore en effet depuis neuf ans ce grand rendez-vous du cinéma mondial pour y découvrir de nouvelles œuvres, discuter des films projetés et rencontrer réalisateurs et spectateurs. Avec pour objectif d'enrichir la programmation du Festival international des cinémas d'Asie (FICA) créé par ce couple en 1995, à Vesoul, en Haute-Saône, pour célébrer le centenaire du cinéma. Les frères Lumière étant natifs de Besançon, une ville toute proche.

23rd BUSAN International Film Festival 4-13 October 2018



Martine et Jean-Marc Théroouanne, fondateurs du Festival des Cinémas d'Asie de Vesoul, arborant les statuette en bronze du Korean Cinema Award qui leur a été décerné le 4 octobre 2018, lors de la cérémonie d'ouverture du 23^e Festival international du Film de Busan.

Mais cette année à Busan, rien ne s'est déroulé comme d'habitude pour les époux Théroouanne. Une limousine venue les chercher au Haeundae Grand Hôtel, les emmène au Grand Théâtre du Centre du Cinema, bâtiment monumental construit en 2011 par un cabinet d'architecture autrichien. A leur arrivée, comme pour les VIP, flashes des photographes et applaudissements de la foule des spectateurs les accueillent. Après les félicitations du directeur en chef du BIFF, Lee Yong-kwan, et de Jay Jeon, ils sont invités à parcourir le long tapis rouge de la salle du Théâtre où les attendent 4 000 spectateurs. Leur déambulation souriante, mais impressionnée par ce décorum, est retransmise sur écran géant par la télévision du festival. « La cérémonie d'ouverture est l'un des temps forts où se mêlent glamour, fête, spectacle, témoigne Martine Théroouanne. Nous avons été accueillis chaleureusement et fraternellement. C'est rare dans un événement de cette dimension ».

Ce prix – une statuette en bronze représentant une pellicule de film stylisée pour chacun – est la reconnaissance internationale de 25 ans de travail et d'amitié avec le monde du cinéma asiatique. « Ce fut une surprise de recevoir fin juillet, la lettre d'invitation signée par Jay Jeon, nous annonçant notre nomination à cette récompense. Nous sommes très heureux d'avoir été considérés pour la qualité de notre travail, sans préjuger du lieu où le FICA est né, une ville moyenne de l'Est de la France », explique avec émotion Jean-Marc Théroouanne. « Nous avons la chance d'avoir de tels fans, lui répond Jay Jeon. Votre travail est fantastique, il se devait d'être reconnu et encouragé. Ce prix est un témoignage de notre considération et de notre respect ». Le Korean Cinema Award place le couple parmi un

palmarès de noms prestigieux du 7^e art: Gilles Jacob et Thierry Frémaux (Festival de Cannes), Charles Tesson (Semaine de la Critique) ou Dieter Kosslick (Festival de Berlin). « Depuis la création du FICA, la Corée est omniprésente dans nos vies, reconnaît Martine Théroouanne. En 2010, je suis venue pour la première fois au BIFF, en tant que membre du jury Netpac - Network For The Promotion Of Asian Cinema. Depuis, ce grand festival est devenu un rendez-vous incontournable pour mon mari et pour moi ».

C'est pourquoi recevoir ce Korean Cinema Award est un événement majeur dans le développement du Festival International des Cinémas d'Asie de Vesoul. Ce prix vient en effet couronner une longue histoire d'amour et d'amitié entre les époux Théroouanne et l'Extrême-Orient. « L'Asie est pour nous le continent du destin, assure Jean-Marc. Nous nous y sommes rencontrés avec Martine, lors d'un voyage en Thaïlande, en 1982 ». L'engouement pour cette région du monde de ce couple d'enseignants-documentalistes ne s'est depuis lors jamais démenti. On en veut pour preuve le dynamisme et la programmation du FICA, rendez-vous des amoureux de l'Asie en France.

Les Théroouanne passent toute l'année à le préparer, bénévolement, depuis la sélection des films jusqu'à l'envoi des courriers. Avec leur complice et ami, Bastian Meiresonne, directeur artistique du FICA, ils parcourent le Cambodge, le Laos, les Philippines, l'Indonésie, la Thaïlande, le Sri Lanka, la Mongolie ou la Corée à la recherche des meilleurs films. Il leur faut aussi récupérer les copies et même parfois en assurer le sous-titrage. Cette passion, ils la vivent

ensemble, de façon « quasi fusionnelle », on les surnomme « le yin et le yang ». Dans les allées du cinéma Le Majestic, à Vesoul, où se déroulent les projections, ils ne sont d'ailleurs jamais très loin l'un de l'autre. Car ils y ont cru à ce festival, devenu le premier des rendez-vous du cinéma d'auteurs asiatiques en Europe, grâce à un public fidèle et de plus en plus nombreux. Lors de la dernière édition, en février 2018, près de 33 000 spectateurs sont ainsi venus témoigner d'une même passion, alors que la ville de Vesoul compte moins de 20 000 habitants !

Le FICA a grandi à l'ombre du BIFF qui figure parmi les cinq festivals les plus importants du cinéma avec Cannes, Berlin, Venise ou Toronto. Celui-ci rassemble en effet chaque année des experts du monde entier. Outre les projections de plus de 320 films, il possède un marché du film (Asian Film Market) attirant nombre de maisons de production. Il est aussi doté

d'un organisme d'aide à la création, Busan Film Fund et d'une école de cinéma, l'Asian Film Academy. Toutes ces déclinaisons expliquent son succès : pendant une dizaine de jours, réalisateurs et acteurs côtoient le public, composé de spectateurs mais aussi de représentants d'ambassades, d'institutions culturelles, ainsi que d'organismes de promotion du cinéma.

Mais si le FICA, à Vesoul, fait figure de « petit », il tient toute sa place dans l'histoire du jeune cinéma coréen, apprécié à l'étranger depuis une dizaine d'années. Ce festival a en effet présenté 120 films coréens depuis sa création. Des cinéastes de ce pays y ont remporté une vingtaine de prix, dont trois Cyclos d'or – équivalent de la palme d'or à Cannes : Zhang Lu pour *Grain in Ear* (2006), O Myeol pour *Jiseul* (2013) et Lee Yong-seung pour *10 Minutes* (2014). Le réalisateur Jeon Soo-il (2006) et la programmatrice Cho Young-jung (2005) ont été membres de jurys. Trois personnalités du cinéma coréen ont aussi reçu le Cyclo d'or d'honneur pour leur carrière : Lee Doo-yong en 2005, Kim Dong-ho en 2011 et Im Sang-soo en 2016. Le jury international a été présidé par Lee Myung-se et Im Sang-soo, respectivement en 2011 et 2016, années consacrées à des rétrospectives du cinéma coréen. Sans oublier l'attribution de la médaille d'honneur de la Ville de Vesoul décernée à l'acteur Sin Song-il, en 1997.

Autre témoignage de cette amitié entre le cinéma coréen et Vesoul, le soutien indéfectible apporté au BIFF et aux artistes coréens au moment où ils étaient malmenés par la politique culturelle de l'ancienne présidente sud-coréenne Park Geun-Hye, destituée en 2017 pour corruption. Le pouvoir n'avait en effet



Cérémonie de clôture du Festival des Cinémas d'Asie de Vesoul 2016. Les fondateurs du festival Martine et Jean-Marc Théroüanne, leur directeur artistique Bastian Meiresonne (à droite), ainsi que tous les spectateurs présents dans la salle, brandissent des écriteaux « I SUPPORT BIFF » afin d'exprimer leur soutien au Festival de Busan.

pas apprécié la projection d'un documentaire « Diving Bell », en 2014, fustigeant la gestion calamiteuse par le gouvernement du naufrage du ferry Sewol où 304 personnes avaient péri. Suite à cet épisode, le BIFF avait vu ses subventions diminuer. Une « liste noire » avec près de 10 000 artistes trop critiques (cinéastes, comédiens, mais aussi écrivains, peintres, etc) avait même à l'époque été établie par le pouvoir. En réaction, la cérémonie de clôture du FICA 2016 avait été marquée par la solidarité des 700 spectateurs du Théâtre Edwige Feuillère, à Vesoul, brandissant des écriteaux sur lesquels on pouvait lire : « I Support BIFF ». La photo de cette scène insolite avait été reproduite dans les médias coréens, marquant les esprits. L'édition 2017 du BIFF restait encore sous le coup de cette ingérence politique alors que la présidente Park avait été déchue du pouvoir depuis sept mois.

L'année 2018 devait donc être pour les organisateurs celle de la renaissance. « Nous espérons redevenir cet endroit qui rassemble tous les cinéastes », souligne Nam Dong-chul, un des responsables de la programmation. « Cette année est celle de la relance, celle où on renoue avec notre statut », rajoute Lee Yong-kwan, président du comité d'organisation. Pour l'ouverture, le BIFF n'aurait ainsi pu trouver plus à propos que la projection de « Beautiful Days », de Jero Yun, sur le sujet des retrouvailles d'une famille nord-coréenne, installée en Chine et dont la mère fait le choix de vivre en Corée du Sud. Tout un symbole de l'amitié franco-coréenne aussi, puisque ce jeune cinéaste de 38 ans ayant étudié en France, s'est retrouvé en compétition au FICA en 2017. Un talent prometteur qui n'avait pas échappé à la perspicacité des époux Théroüanne !

Kim Un-su, un écrivain tranquille

Propos recueillis par JEONG Eun Jin
Maître de conférences à l'INALCO

OVNI dans le monde de la littérature coréenne de par les différents genres dans lesquels il investit son réel talent (domaine fantastique avec Le Placard, thriller avec Les Planificateurs, roman noir avec Le Sang chaud...), Kim Un-su assume son originalité avec humour et sérénité. Culture Coréenne l'a rencontré pendant son séjour en France motivé par la parution de son recueil de nouvelles Jab ! (Serge Safran éditeur) et l'invitation de la Foire du livre de Brive (10 et 11 novembre) qui fut suivie par une soirée-rencontre à Paris, au Centre Culturel Coréen (12 novembre 2018).

Culture Coréenne : Pouvez-vous nous dire comment tout a commencé. Qu'est-ce qui vous a donné la vocation d'écrivain ?

Kim Un-su : Il y a deux choses dans ma vie que j'ai comprises assez vite de manière tout à fait naturelle. La première, c'était lors de la rencontre de celle qui allait devenir ma femme. C'était à l'université, en 1999. J'ai su en trente secondes que j'allais l'épouser. Le sentiment que j'ai éprouvé en la voyant ressemble à celui qu'on éprouve face à une œuvre d'art. Quant au deuxième déclic, il s'est produit quand j'étais adolescent. J'étais une sorte d'hyperactif. Membre du club littéraire au lycée, j'essayais un jour d'écrire un poème dans une salle de classe où régnait un vacarme pas possible. Cela a dû durer dix minutes, pas plus. Une sorte de paix est descendue en moi pour m'isoler de ce qui m'entourait. J'ai adoré cette tranquillité. Depuis, en pratiquant la méditation, j'ai découvert la notion de *ipjeong*, « entrer en tranquillité ». Il s'agit d'un des plus grands plaisirs qu'on puisse éprouver. Après cette expérience, j'ai dit au camarade qui se trouvait à côté de moi : « Je serai écrivain. » Il m'a répondu : « Espèce de taré ! Allez, on va manger ! » Depuis ce jour, je n'ai jamais voulu être autre chose qu'un écrivain. Ma vie a été un tourbillon, mais j'ai réussi à garder ma femme, l'écriture... et la tranquillité !

Le périple marin que vous venez d'accomplir était-il aussi lié à ce besoin de tranquillité ?

Je suis monté sur un bateau qui partait en haute mer parce que j'avais besoin de me documenter pour écrire un livre (*Bigeye*). Ce n'est pas dans mes habitudes de procéder de cette façon, mais c'est un monde qu'on ne peut pas connaître sans l'avoir fréquenté. Il me faut juste des odeurs, la condition humaine étant à peu près partout la même. Le bateau est essentiellement resté dans le Pacifique. Les vagues pouvaient atteindre sous mes yeux la hauteur d'un grand immeuble. Ce qui n'empêchait pas les pêcheurs de remonter des poissons. Tranquillement. Le bateau sur lequel j'ai embarqué n'était pas très différent de ceux qu'on utilisait dans les années 1950 et 60. Une très grande place était réservée aux congélateurs et au carburant. Dans un espace dont la largeur faisait sept pas et la longueur vingt pas se trouvaient deux rangées de couchettes séparées par un couloir. Vingt-quatre pêcheurs y passent deux ans ensemble. Moi, je suis resté là six mois.

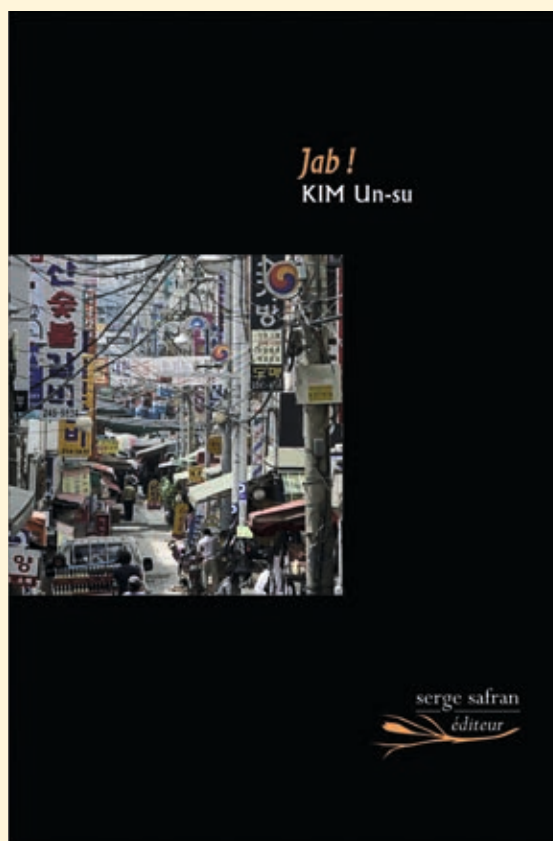
Il serait incontestablement passionnant de s'attarder sur l'expérience unique d'un écrivain coréen spécialiste de la pêche au thon, mais revenons à votre œuvre.

Mes romans reflètent toutes ces expériences. La vie est la principale source d'énergie pour la littérature. Pour moi, il y a deux catégories d'écrivains : d'un côté ceux qui écrivent avec leur cerveau, de l'autre ceux qui le font avec leur corps. L'élite et les bêtes, dans notre jargon – ceux qui essaient de comprendre le monde grâce à la logique et ceux qui le font à l'aide de leurs sens. Je fais plutôt partie de la seconde.

Pensez-vous que les écrivains coréens de votre génération ont en général une vision pessimiste de leur pays ? Est-ce votre cas ?

Je suis un incorrigible optimiste. La vision des écrivains coréens me paraît dans l'ensemble assez objective. Si elle vous paraît pessimiste, c'est qu'elle reflète la réalité coréenne. En Corée, la modernisation a commencé avec la colonisation. Elle a duré un siècle, pour simplifier, alors que le processus s'est déroulé sur quatre siècles en Occident.

La génération de mon père crevait de faim. La mienne n'a pas connu ça. Ce que la société coréenne a réussi à améliorer, c'est surtout son économie. Les autres problèmes restent en suspens. La description de cet embrouillement donne sans doute l'impression qu'il



Jab ! de Kim Un-su, traduit du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet, Serge Safran éditeur, 224 pages, 17, 90 €.

s'agit d'une vision pessimiste. Mais le fait est que notre société est pleine de confusion.

Vous avez récemment signé aux Etats-Unis un très beau contrat pour *Les Planificateurs*. La presse occidentale vous compare à Henning Mankell. Que pensez-vous de cette appréciation ? Vous considérez-vous comme un auteur de thriller ?

Quand j'ai débarqué début décembre l'an dernier, j'ai découvert les articles de presse dont vous parlez. Celui de *The Guardian* m'a appris que j'étais un auteur de thriller, un autre que j'avais « révolutionné le genre » ... Dans le champ littéraire coréen, la littérature de genre est méprisée par les défenseurs de la littérature dite « pure » qui ne daignent d'ailleurs pas mentionner d'autres écrivains que ceux qui ont fait leurs débuts de manière classique, à travers un concours littéraire ou des revues littéraires de renom. Je suis allé en Suède récemment où on m'a demandé quels auteurs de thriller j'aimais et je me suis rendu compte que j'en avais lu très peu à part Stephen King. Dans mon enfance, j'avais lu Kafka, Dostoïevski, etc. On connaissait mal les auteurs de thriller. On m'a alors demandé pourquoi j'avais écrit des thrillers et j'ai répondu que je ne savais même pas que j'avais fait ça. Quand je rencontre des écrivains



La soirée-rencontre avec Kim Un-su, qui a eu lieu le 12 novembre 2018 au Centre Culturel Coréen, a donné lieu à plusieurs lectures d'extraits de *Jab !* présentés par la comédienne Violette Erhart (à droite).

coréens plus âgés, ils me disent : « Pourquoi écris-tu des romans comme ça ? Tu as pourtant étudié la littérature à l'université ! Un écrivain doit être sérieux. »

Êtes-vous donc un auteur inclassable ?

Seulement selon des critères qui n'existent qu'en Corée. Toute littérature qui ne se passionne pas pour l'essence de l'être humain y est considérée comme légère. J'ai réalisé vers l'âge de 32 ans que, comparées à celles des grands écrivains de la littérature coréenne moderne, des œuvres classiques comme *Le Comte de Monte-Cristo*, *Le Petit Prince* ou *Crime et châtiment* étaient loin d'être aussi ennuyeuses et contenaient même des éléments de la littérature de genre. Les histoires racontées dans *La Métamorphose* ou *L'Étranger* sont fascinantes. C'est ça, la littérature. J'ai gaspillé trop de temps à creuser l'intériorité... Je me suis dit que je ne pouvais plus me permettre d'être ennuyeux. L'ennui est criminel. Il y a seulement des histoires, des bonnes et des mauvaises.

Comme la plupart des romanciers coréens, vous écrivez à la fois des nouvelles et des romans. Néanmoins, vous semblez privilégier les récits longs.

En Corée, les nouvelles occupent une place excessivement importante. Si on n'écrit pas de nouvelles, il est très difficile de vivre de sa plume. On peut gagner beaucoup d'argent avec ce genre grâce aux prix littéraires, aux rééditions, aux subventions, etc., beaucoup plus qu'avec des romans. Tout le système privilégie les nouvelles. Mais un roman fait grandir l'écrivain qui s'immerge dans un univers pendant trois ou quatre

ans et quand il en sort, il est différent. J'ai eu de grands noms de la littérature coréenne comme maîtres. Mais ils n'enseignaient pas comment écrire, ils se contentaient de nous faire boire ! Quand je leur montrais mon texte, ils corrigeaient des erreurs de forme, puis me le balançaient à la figure pour exprimer leur mépris, parce qu'un écrivain doit être humble, ne faisant que ce qui lui plaît, par vanité, alors que les paysans ou les mineurs travaillent pour vivre et faire vivre leurs proches. Un écrivain parle de ce qu'il ne connaît pas. Il ne participe pas vraiment à la vie. Personnellement, je pense qu'un écrivain est certes un observateur extérieur, mais peut essayer de s'approcher le plus possible de la vérité. C'est le *holding*, c'est-à-dire une étreinte.

Quelle approche de la nature humaine nourrit votre œuvre ?

À Séoul, les gens sont entraînés pour lancer des *jab* (coups de poing directs), ce qui leur permet de maintenir la distance souhaitée dans les relations humaines. Dans ce genre d'environnement, j'apparais comme un plouc ou du moins un arriéré. Mais la sociabilité permet-elle de mieux comprendre les gens ? Je ne le pense pas. Dans ma jeunesse, je pensais qu'il fallait rencontrer un maximum de personnes pour mieux saisir l'essence humaine, mais à présent je préfère voir et revoir les mêmes potes et aller picoler aux mêmes bars. Une étreinte donc. Pour les mêmes raisons, je ne suis pas adepte des réseaux sociaux. Mon maître de tai-chi me dit de ne rien regretter, de ne rien promettre et de me contenter de profiter du moment qu'on passe en compagnie d'une personne pour bien rire et bien manger. C'est sans doute la meilleure façon de la comprendre.

LIVRES



LES MAUVAISES HERBES
de Keum suk GENDRY-KIM

1943, en pleine guerre du Pacifique, la Corée se trouve sous occupation japonaise. Sun, 16 ans, est vendue par ses parents adoptifs comme esclave sexuelle à l'armée japonaise basée en Chine. Après avoir vécu 60 ans loin de son pays, Sun revient sur sa terre natale. L'histoire d'une « femme de réconfort » qui en dit long sur l'histoire avec un grand H.

Un ouvrage bouleversant, richement documenté, le témoignage d'une femme par une femme, qui retrace le parcours d'une vie et, à travers lui, tout un pan de l'histoire moderne de la Corée du Sud.

Éditions Delcourt



DEUX FEMMES
de SONG Aram

Dans ce récit, en grande partie autobiographique, la dessinatrice sud-coréenne Song Aram retrace l'amitié de deux femmes vivant entre Daegu et Séoul et qu'a priori tout sépare : leur caractère, leur rapport aux hommes, leur milieu familial...

Révéant une auteure très précise dans son récit habité par la force de l'expérience personnelle, et ses dessins, « Deux Femmes » livre un panorama édifiant de la condition des jeunes Coréennes.

Livres Hebdo

Traduit du coréen par Lim Yeong-hee et adapté par Lucie Modde

Éditions Ça et là



RÉVEILLÉ AU MILIEU DE LA NUIT
Poèmes d'exil de DASAN

Dasan (Jeong Yak-yong, 1762-1836) est un grand poète coréen. C'est également le penseur le plus hardi de la fin de la dynastie Joseon, période où les idées nouvelles se heurtaient aux clans conservateurs qui corsetaient le royaume. L'audace de ce philosophe et homme d'action réformateur sera la cause de sa relégation loin de sa famille et de la cour. L'exil, source d'inspiration et terreau d'une écriture intime d'une vibrante sensibilité, fera de lui l'un des poètes coréens majeurs du XIX^e siècle.

Traduit et présenté par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

Éditions Imago



LES PLONGEUSES JAMNYO
DE JEJU EN CORÉE
de PAK Ok-kyung

Les plongueuses de l'île de Jeju se retrouvent au petit matin au bord du rivage pour entrer ensemble dans la mer. Quinze jours par mois, elles répètent ce rituel, plongeant en apnée au péril de leur vie durant des heures pour subvenir aux besoins de leurs familles.

À travers l'étude d'un système de parenté fondé sur l'échange, de la vie communautaire et des valeurs sociales et économiques de ces *jamnyo*, l'anthropologue Pak Ok-kyung décrit et analyse une société « centrée sur les femmes » où les pratiques chamaniques des plongueuses en l'honneur de la déesse de la mer qui leur offre sa protection coexistent avec l'influence du néo-confucianisme venu du continent...

Éditions Ides et Calendes
Fondation Musée Barbier-Mueller

DVD



MADAME B
de Jero YUN

Madame B, nord-coréenne, a été vendue de force à un paysan chinois par ses passeurs. Pour gagner sa vie en Chine et aider les siens restés en Corée du Nord, elle devient trafiquante. Elle réussit à faire passer sa famille en Corée du Sud et se lance à son tour avec un groupe de clandestins pour enfin vivre auprès de ses enfants. Au terme d'un périlleux voyage, Madame B est accueillie par les services de renseignements sud-coréens.

Documentaire, acteurs inconnus, anonymes

Distributeur : New Sory



BATTLESHIP ISLAND
de RYOO Seung-wan

Pendant la Seconde Guerre mondiale, des centaines de Coréens sont fait prisonniers sur l'île d'Hashima par les forces coloniales japonaises. Un résistant infiltré sur l'île élabore en secret un plan d'évasion, afin de sauver le plus grand nombre de prisonniers possible...

Avec Hwang Jung-min,
So Ji-sub, Song Joong-ki

Distributeur : Metropolitan Film Export

N° 97

AUTOMNE / HIVER 2018

CULTURE CORÉENNE



한국문화원

Centre Culturel Coréen